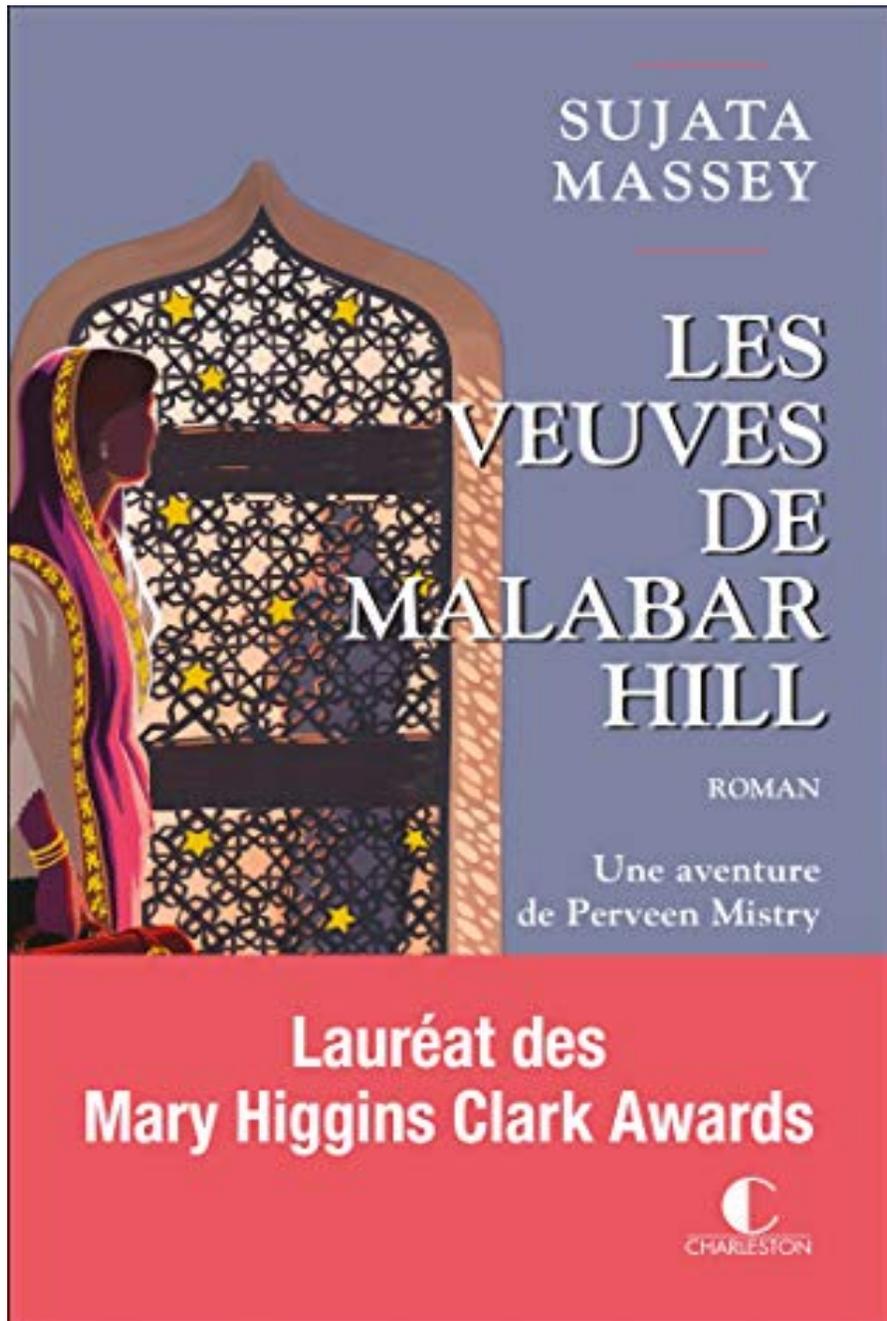
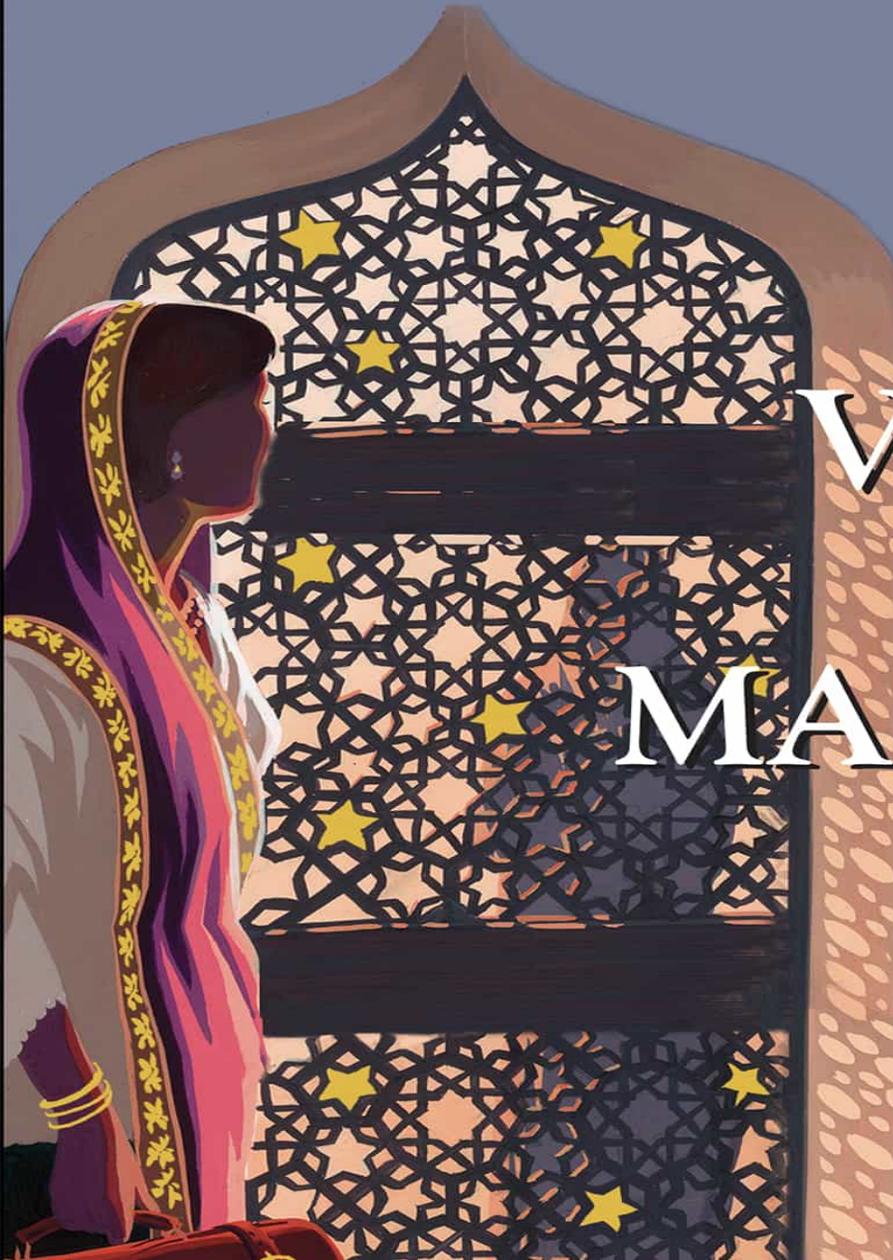


Les Veuves de Malabar Hill Sujata Massey

Visit to download the full and correct content document:
<https://ebookmass.com/product/les-veuves-de-malabar-hill-sujata-massey/>



SUJATA
MASSEY



LES
VEUVES
DE
MALABAR
HILL

ROMAN

Une aventure
de Perveen Mistry

**Lauréat des
Mary Higgins Clark Awards**


CHARLESTON

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Perveen est un personnage vraiment attachant, inspiré par des personnes réelles, ce qui lui donne encore plus de force. Ce livre nous offre une belle rétrospective de l'Inde des années 1920. J'ai énormément aimé cette lecture. »

Alexandra, de @chromopixel

« Ce roman est envoûtant, je me suis totalement laissée happer par l'histoire et les personnages. Perveen est forte et déterminée, on est autant passionné par son histoire personnelle que par l'enquête qu'elle tente de résoudre. »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« Ce roman de Sujata Massey est un incroyable *page-turner* ! On est voluptueusement enveloppé par l'exotisme indien. C'est un texte fort sur la condition féminine en Inde au siècle dernier. »

Aurélie, de @aurelivres57

« J'ai adoré cette lecture, j'en suis ressortie enrichie. Sujata Massey signe ici un "crime fiction" où la condition féminine est grandement abordée. Un roman vraiment étonnant ! »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« Ce roman est addictif et très agréable à lire. C'est une immersion passionnante dans l'Inde du début du vingtième siècle. Ce roman soulève la question du statut particulier de la femme, du poids des croyances et des coutumes. »

Soraya, de @soraya_bouquine

« Une belle surprise, dépaysante et envoûtante ! »

Célia, de @ladybooksss

« Ce roman mélange avec adresse les paysages culturels de l'Inde et les détails historiques des années 1920. Je me suis attachée au personnage fort de Perveen qui, malgré les coutumes et la condition de la femme à cette époque, est restée une femme forte, intelligente et dévouée. »

Alexia, de @share_livres

« Sujata Massey, une auteure à la plume en or, nous offre une histoire d'émancipation au cœur de la société indienne du début du XX^e siècle. Perveen Mistry est une héroïne au parcours hors-normes, porteuse d'espoir et ouvrant la route à beaucoup d'autres jeunes filles. »

Jessica, de @the.eden.of.books

« Je me suis beaucoup attachée à Perveen, sa force de caractère et sa détermination m'ont beaucoup touchée. »

Debora, de @debora.moloc

« J'ai beaucoup aimé les personnages et la culture. Perveen est très moderne pour son époque et son histoire est attachante. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« C'est un roman extrêmement dépaysant, une plongée forte au cœur de l'Inde des années 1920 et de sa culture. »

Laure, de @liseusehyperfertile

« Un personnage féminin comme je les aime ! »

Flavie, de @petite_etoile_livresque

« Une belle lecture pour les amateurs d'évasion et de voyage littéraire. »

Cédrina, de @simplementced

« Une lecture qui m'a beaucoup éclairée sur l'Inde et la condition des femmes dans les années 1920. Si vous aimez l'Inde et les histoires de femmes résilientes, partez à la découverte de Perveen et de son sacré caractère ! »

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

« L'écriture immersive de Sujata Massey et l'authenticité des personnages nous plongent dans le Bombay des années 1920. Une fresque indienne autour de la condition féminine au xx^e siècle portée par une héroïne déterminée façonnant les prémices du féminisme ! »

Louise, de @livres.et.compagnie

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Sujata Massey est née en Angleterre de parents d'origine indienne et allemande. Elle a été élevée principalement à St. Paul, dans le Minnesota, et vit à Baltimore, dans le Maryland. Avant de devenir romancière à plein temps, elle était journaliste de reportage au Baltimore Evening Sun. Ses romans ont remporté les prix Agatha et Macavity et ont été finalistes des prix Edgar, Anthony et Mary Higgins Clark.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Titre original : *The Widows of Malabar Hill*

Copyright © 2018 by Sujata Massey

Publié pour la première fois aux États-Unis par Soho Press, New York

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

Design couverture : le-petitatelier.com

Illustration : © Andrew Davidson

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2020 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-432-1) édition numérique de l'édition imprimée © 2020 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-494-9).

[Rendez-vous en fin d'ouvrage](#) pour en savoir plus sur les éditions Charleston



Sujata Massey

LES VEUVES
DE MALABAR HILL

UNE AVENTURE DE PERVEEN MISTRY

Roman

Traduit de l'anglais
par Aurélie Tronchet


CHARLESTON

*Pour Karin et Bharat Parekh
qui m'ont fait connaître Bombay.*

TABLE DES MATIÈRES

Auteur

1921

1

Le regard d'un inconnu

2

Derrière un rideau

3

L'esprit de l'extase

1916

4

La dernière leçon

5

Land's End

1921

6

Maisons de pouvoir

7

Un oiseau prend son envol

8

Petits caractères

9

Murs percés

10

Secrets entre épouses

11

Concert dans le jardin

1916

12

Promesses de mise en bouteille

13

Riz et roses

14

La place d'une épouse

15

Juste une analyse

16

Motifs brisés

1921

17

Empreintes noires

18

Le bruit du meurtre

19

Les machinations du gardien

1917

20

La douceur du foyer

1921

21

Discussion entre hommes

22

Un oiseau sur la véranda

23

Un enfant disparu

24

La joie secrète d'une épouse

25

Le parfum de la rose

26

Un mot dans l'oreille droite

1917

27

Le jury décide

[1921](#)

[28](#)

[Plus d'un tour dans son sac](#)

[29](#)

[Un espace inattendu](#)

[30](#)

[Le second acte](#)

[31](#)

[En suspens](#)

[32](#)

[La plainte d'une veuve](#)

[33](#)

[Une fin de vie](#)

[34](#)

[Un cocktail au Taj](#)

[Glossaire](#)

[Remerciements](#)

[À propos des Parsis](#)

[À propos de Cornelia Sorabji](#)

[Les éditions Charleston](#)

1921

1

Le regard d'un inconnu

Bombay, février 1921

PERVEEN RENCONTRA L'ÉTRANGER LE MATIN ; ils avaient failli se télescoper. Elle était tombée sur lui alors qu'il se tenait à demi caché dans l'entrée en portique de la Maison Mistry. Vêtu d'une chemise en drap fin et d'un dhoti* de coton crasseux qui pendouillait en mille plis de la taille aux chevilles, l'homme d'âge mûr n'avait visiblement pas dormi depuis plusieurs jours. Pas rasé, ses petits yeux plissés de fatigue, il empestait la sueur mélangée à l'odeur de la noix de bétel.

Il était rare qu'un visiteur se présente si tôt à la Maison Mistry. Le cabinet se trouvait dans le quartier du Fort, là où s'était établie la première colonie de Bombay. Le vieux mur d'enceinte s'était écroulé depuis longtemps, mais le quartier était resté le bastion de la loi et de la finance, toutes ses officines ouvrant pour la plupart entre neuf et dix heures.

Présument que l'homme était un client misérable, Perveen baissa les yeux, elle ne voulait pas qu'il se sente gêné par son regard – l'idée qu'une femme puisse être avocate en choquait plus d'un par ici. Elle fut surprise de constater que l'homme n'était pas pauvre du tout : ses jambes fines étaient gainées de bas sombres, ses pieds de chaussures basses en cuir noir éraflé.

Il n'y avait qu'à Calcutta, à deux mille kilomètres de là, que les hommes portaient des chaussures anglaises et des bas avec leur dhoti*. Calcutta : la ville qui lui rappellerait Cyrus pour le restant de sa vie.

Quand Perveen releva la tête, son inquiétude devait être palpable, car l'homme avait tourné les talons.

— Une minute ! Vous cherchez le cabinet Mistry ? le héla-t-elle alors qu'il s'élançait pour traverser la rue.

Quelques instants plus tard, encore perplexe, Perveen frappait à la porte du cabinet, et Mustafa, le vieux majordome de la Maison Mistry, lui ouvrit. Le vieillard porta la main à son cœur puis au front pour la saluer avant de prendre la gamelle qu'elle avait apportée pour son déjeuner.

— Adab, Perveen-memsahib, dit-il. Où se trouve votre honorable père, ce matin ?

— À la Haute Cour, pour le procès de Jayanth. Mustafa, est-ce que vous saviez que quelqu'un attendait devant notre maison ?

Il regarda derrière Perveen, vers l'entrée maintenant déserte.

— Non. Où est-il parti ?

— De l'autre côté de la rue. C'est l'homme avec le dhoti*.

Perveen distinguait l'inconnu debout dans l'ombre d'un bâtiment.

Mustafa plissa les yeux.

— Même s'il est sale, ce n'est pas un mendiant. Ça se voit à ses chaussures.

— Ses chaussures et ses bas, ajouta Perveen.

— S'il avait frappé à la porte, je lui aurais dit de revenir après dix heures. Vous êtes trop occupée en début de matinée pour des étrangers comme lui – bien que je n'aie vu aucun rendez-vous dans le registre aujourd'hui.

Perveen perçut l'inquiétude dans la voix de Mustafa, le majordome savait qu'elle faisait tout son possible pour attirer les clients.

— Je n'ai pas pris de rendez-vous parce qu'une vieille amie arrive d'Angleterre par le bateau. Je dois aller l'accueillir.

— Le *SS London* ?

— Je vois que vous avez vérifié la liste dans le journal de ce matin, répondit-elle avec un sourire.

Le vieillard, sa tête grisonnante inclinée en avant, en convint humblement.

— Oui, en effet. Je vous informerai quand les passagers du *London* débarqueront. Et, dites-moi, est-ce que votre amie anglaise va venir à la Maison Mistry ? Je pourrais préparer un thé.

— Je crois qu’Alice ira d’abord chez ses parents, à Malabar Hill, mais elle nous rendra sans doute visite bientôt.

Perveen inspecta du regard l’entrée en marbre baignant dans la lumière des appliques dorées. Elle serait ravie de montrer le bâtiment gothique à son amie, Alice Hobson-Jones. Les plafonds à six mètres de hauteur, tout spécialement, faisaient l’orgueil de feu son grand-père, Abbas Kayam Mistry. Il lui semblait qu’il les regardait toujours depuis le grand portrait qui gardait l’entrée. Ses yeux, aussi noirs que son fetah** à sommet plat, paraissaient tout voir, tout en ne diffusant pas la moindre chaleur.

— J’ai une tonne de paperasse à étudier là-haut. J’espère que Pappa sera rentré pour l’heure du déjeuner, j’ai apporté quelque chose de délicieux !

— Il faudra qu’il ait gagné au tribunal, Insh’Allah***, sinon il n’aura pas d’appétit, prédit pieusement Mustafa.

— Il ne perd presque jamais ! s’exclama Perveen, bien que le procès de la matinée soit un dossier difficile.

Ce matin, dans la voiture, Jamshedji et elle avaient été silencieux : lui consultant ses notes, elle regardant par la fenêtre, songeant à leur jeune client, en prison à quelques kilomètres de là, se demandant si aujourd’hui serait le jour de sa libération.

— Votre père gagne grâce à un don de Dieu, cette capacité qu’il a de voir les pensées des gens, lui dit Mustafa. Mistry-sahib peut lire sur le visage du juge comme il lit les nouvelles dans le journal.

Perveen soupira, regrettant de ne pas avoir ce talent. Elle, elle n’aurait su dire si l’étranger de Calcutta était une âme perdue ou l’annonciateur de graves ennuis.

Écartant cette contrariété, elle monta à l’étage d’un pas lourd et s’installa de son côté du grand bureau en acajou afin de s’atteler à la rédaction d’un contrat de propriété. La paperasse juridique était parfois abrutissante, mais sur la subtilité d’un seul mot pouvait se jouer le succès ou la ruine d’un client. Trois années d’études de droit lui avaient permis de développer sa compréhension, mais six mois à travailler pour son père lui avaient appris qu’inspecter chaque ligne plusieurs fois était primordial.

La matinée devenait de plus en plus chaude, Perveen mit en route le petit ventilateur électrique installé dans une fenêtre centrale. La Maison Mistry avait été le premier bâtiment de la rue à être alimenté en électricité et, en raison de son coût élevé, on était censé en faire un usage très modéré.

La jeune femme jeta un regard dans la rue par la fenêtre. Autrefois, les cinquante kilomètres carrés du Fort avaient accueilli le campement d'origine de l'East India Company. Aujourd'hui, le quartier était connu pour sa Haute Cour de Justice et les nombreuses études juridiques qui l'entouraient. Nichées parmi les cabinets d'avocats anglais, hindous et musulmans, se trouvait également un nombre assez conséquent d'officines dirigées par des membres de la communauté religieuse de Perveen, les Zoroastriens**** nés en Inde. Seulement six pour cent des habitants de Bombay étaient parsis, et pourtant, à eux seuls, ils représentaient un tiers des avocats de la ville.

Les Iranis – les immigrés zoroastriens* arrivés à partir du XIX^e siècle – s'enorgueillissaient d'être les propriétaires de superbes boulangeries et de restaurants servant une cuisine aux influences de leur pays d'origine, la Perse. Yazdani, le café-boulangerie de l'autre côté de la rue, était l'un de ces établissements. Il attirait plus de deux cents clients chaque jour. Et ce matin, la file d'attente contournait un obstacle insolite.

C'était l'étranger bengali. Il avait quitté le dernier endroit où Perveen l'avait vu pour se réfugier à l'ombre de l'auvent du restaurant, ce qui lui permettait de rester face à la Maison Mistry sans rôtir au soleil.

Perveen ressentit une pointe d'appréhension avant de se rappeler qu'on ne pouvait pas la voir derrière les vitres du deuxième étage. Depuis son observatoire, elle profitait d'une vue panoramique.

Dans un coin du bureau, une grande armoire Godrej était uniquement réservée à Perveen. Elle contenait des parapluies, des vêtements de rechange et l'article élogieux du *Bombay Samachar* qui la présentait comme la première femme avocat de Bombay. Elle avait eu envie d'encadrer cet article pour l'accrocher sur un des murs du rez-de-chaussée, parmi les nombreuses distinctions de Jamshedji

Mistry, son père, mais celui-ci avait considéré que c'était l'exposer un peu trop abruptement aux clients qui avaient besoin de temps pour accepter l'idée d'être représentés par une femme.

Perveen fouilla dans son armoire à la recherche de ses jumelles d'opéra en nacre. De retour à la fenêtre, elle les ajusta jusqu'à ce que le visage sinistre de l'homme lui apparaisse comme s'il était tout près. Il ne ressemblait à personne qu'elle eût déjà croisé dans le Fort, et elle ne se rappelait pas non plus l'avoir un jour rencontré à Calcutta.

Elle reposa les jumelles et remarqua le courrier non ouvert de la veille. Au sommet de la pile se trouvait une épaisse enveloppe sur laquelle était inscrite l'adresse de l'expéditeur, 22 Sea View Road. Une personne déjà cliente était toujours une priorité. Ce client-ci, Mr Omar Farid, propriétaire d'une fabrique de textile, avait succombé à un cancer de l'estomac deux mois plus tôt.

Perveen lut la lettre rédigée par l'exécuteur testamentaire, Faisal Mukri. Mr Mukri souhaitait qu'elle procède à une modification qui allait perturber le règlement successoral sur lequel elle travaillait. Mr Farid laissait trois veuves, qui vivaient toutes dans sa demeure, et quatre enfants – ce que Jamshedji appelait une « modeste descendance pour un polygame ».

Mr Mukri avait écrit que les trois veuves souhaitaient renoncer à leurs biens pour les transformer en donations au waqf familial, une fiducie de bienfaisance qui distribuait chaque année des fonds aux nécessiteux tout en versant un dividende à des membres désignés de la famille. Bien qu'un homme ou une femme puissent assurément faire un don à qui il ou elle le souhaitait, les waqfs étaient soigneusement contrôlés par le gouvernement afin d'éviter les fraudes, et un soudain apport d'argent pouvait attirer l'attention. Perveen décida d'en discuter avec son père avant de répondre à Mr Mukri.

Elle posait la lettre en évidence du côté du bureau de Jamshedji lorsque Mustafa entra, portant un petit plateau en argent sur lequel étaient disposés une tasse de thé et deux biscuits Britannia placés sans façon sur la soucoupe.

— Vous êtes sorti dans la rue ? demanda-t-elle après avoir bu une minuscule gorgée du breuvage chaud et laiteux.

— Non. Pourquoi ?

Perveen ne parvenait pas à préciser son inquiétude.

— L'homme qui était devant la porte quand je suis arrivée est allé se poster en face d'ici, finit-elle par dire.

— Un rôdeur dans Bruce Street !

Voyant l'expression sombre de Mustafa, Perveen craignit qu'il saute sur le vieux fusil de régiment Punjabi qu'il gardait dans le placard de la cuisine.

— Dois-je aller le chasser jusqu'à l'Esplanade ?

— Il n'y a probablement aucune raison d'en arriver là. Mais jetez vous-même un coup d'œil, prenez ça.

Perveen se dirigea près de la fenêtre où elle se saisit de ses jumelles d'opéra. Il lui fallut quelques minutes pour expliquer au vieil homme comment ajuster l'appareil à sa vue.

— Hé, ces lunettes sont magiques ! On peut voir partout avec ça ! s'exclama-t-il, émerveillé.

— Oui. Regardez vers la boutique de Yazdani. Vous le voyez ?

— L'homme en dhoti* blanc, soupira Mustafa. Maintenant je me souviens qu'il traînait déjà dans le coin quand je suis sorti acheter du lait.

— Quelle heure était-il ?

— L'heure habituelle, vingt ou trente minutes avant votre arrivée.

Cela signifiait que l'inconnu avait surveillé l'immeuble trois heures d'affilée.

Légalement, il avait le droit d'être où il voulait. Mais Bruce Street était le deuxième foyer de Perveen, et elle se sentait légitimement curieuse de savoir qui cet étranger attendait.

— Je vais aller le voir et lui demander ce qu'il fait ici, décréta-t-elle en s'efforçant de paraître détachée.

Mustafa reposa les jumelles pour la dévisager, soucieux.

— Vous êtes une jeune dame seule. C'est moi qui devrais faire fuir ce badmash****.

Perveen regretta d'avoir partagé ses craintes avec le vieux serviteur.

— Restez là. Il y a tellement de monde dehors, il n’y a rien à craindre.

Grommelant toujours au sujet du danger prêt à fondre sur les jeunes dames, Mustafa suivit Perveen au rez-de-chaussée et il lui ouvrit la lourde porte avec un air cérémonieux. Puis, les sourcils exagérément froncés, il resta sur les marches en marbre après qu’elle fut sortie.

Un char à bœufs passa et Perveen en profita pour traverser la rue sans se faire remarquer. Alors qu’elle approchait du Bengali, celui-ci l’aperçut et releva brusquement la tête. Puis il pivota, comme s’il désirait se cacher.

— Bonne journée à vous, sahib. Travaillez-vous dans le quartier ? lui demanda poliment Perveen en hindi.

— Nan-an-an ! s’exclama-t-il en une sorte de toux rauque.

— Sahib, attendez-vous quelqu’un de Bruce Street ?

— Nan ! répondit-il, vivement cette fois, en lui lançant un regard noir de ses yeux injectés de sang.

Perveen s’évertua à conserver un ton posé.

— Connaissez-vous Cyrus Sodawalla ? demanda-t-elle enfin.

L’homme ouvrit la bouche, révélant des dents tordues tachées par le paan, puis demeura immobile un moment. Avant de s’enfuir en courant.

Perveen le regarda s’éloigner, consternée. Elle avait espéré qu’il lui répondrait « non ». Elle attendait un démenti catégorique, pas une fuite.

— Huzzah ! cria Mustafa en agitant les bras comme si elle venait de réussir un lancer parfait au cricket.

Perveen, trop secouée pour aller retrouver le vieux majordome, lui adressa un signe de la main et décida d’entrer dans la boutique de Yazdani.

Lily Yazdani se tenait derrière le comptoir, ses cheveux longs étaient attachés dans un tissu *mathabana* traditionnel. L’adolescente de quatorze ans portait un tablier blanc comme neige sur un joli sari jaune. Quand elle vit Perveen, elle lui adressa un sourire radieux.

— Kem cho^{*****} Perveen ! lança-t-elle en guise de salut gujarati.

— Bonjour, Lily ! Comment se fait-il que tu ne sois pas à l’école ?

— Une canalisation d'eau s'est rompue hier, l'école est fermée.
Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent en une grimace boudeuse exagérée.

— Je manque deux contrôles.

Perveen fit la grimace.

— J'espère que ce n'est pas la faute de Mistry Construction. Je crois bien que ce sont eux qui ont construit ton école.

— Qui s'occupe de cette canalisation ? Je préfère être ici à faire des gâteaux avec mon Pappa.

Perveen n'aimait pas entendre ça. Elle était rongée par la crainte que Lily quitte le lycée trop tôt.

Firoze Yazdani émergea de sa cuisine, son visage rond trempé de sueur.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir aujourd'hui, ma chère Perveen ? demanda-t-il en essuyant ses mains pleines de farine sur son tablier. On a frit les dahitans il y a une heure et ils trempent dans du sirop de rose. Et bien sûr, il y a les caramels crémeux à la noix de cajou et aux amandes, et aussi les coupes de pudding à la crème anglaise.

Avec toutes ses émotions, Perveen avait la conviction qu'il lui serait impossible d'avaler quelque sucrerie que ce soit sans étouffer. En même temps, elle ne pouvait pas sortir d'ici sans rien acheter.

— Je vais accueillir une vieille amie d'Angleterre au Quai Ballard plus tard dans la journée, j'aimerais bien que vous me prépariez une petite boîte de vos plus jolis dahitans.

— Les plus beaux et les plus sucrés ! Tout comme vous ! déclara Firoze le visage fendu d'un large sourire qui le faisait ressembler à un gros kaki craquelé.

— Au fait, auriez-vous servi un étranger ce matin ?

Firoze eut l'air intrigué, mais Lily répondit.

— On a eu un client grognon, et tout noir, avec un drôle d'accent. Il a acheté un gâteau aux dattes et du caramel aux amandes. Je lui ai dit qu'il pouvait s'installer à une table mais il est sorti.

— Il est resté dehors pendant plusieurs heures, expliqua Perveen. Je lui ai demandé s'il attendait quelqu'un mais il a détalé comme si j'étais un affreux policier anglais !

— Il est probablement arrivé par le train de nuit parce qu'il avait l'air bien fatigué, supposa Lily. Avec son accent bizarre, il a demandé à quelle heure ouvraient les cabinets d'avocats du quartier. J'ai répondu que, pour la plupart, c'était neuf heures, et neuf heures et demie pour Mistry.

— Qu'est-ce qui te prend de donner des renseignements pareils sur nos honorables voisins ? demanda son père en agitant un doigt plein de reproche.

Firoze savait certaines choses sur Perveen qu'il n'avait bien heureusement jamais ébruitées. Si elle avait prononcé le nom de Cyrus devant lui, ses yeux se seraient aussitôt embrasés. Mais elle ne ferait pas étalage de ses erreurs passées devant sa fille, trop jeune et impressionnable.

— Son accent est bengali. Maintenant que Lily a décrit cet homme, est-ce que cela vous dit quelque chose ? demanda-t-elle à Firoze.

Le boulanger secoua la tête.

— Il fallait que je m'occupe de ma pâte à la cardamome, donc j'étais dans l'arrière-boutique. C'est bien que vous ayez fait fuir ce velgard***** !

— Une femme sage peut devancer les ennuis, déclara Lily en nouant un délicat ruban autour de la boîte de friandises. Pappa, me laisseras-tu tenir ton commerce plus tard, comme Mistry-sahib fait avec Perveen ?

— Mon père est loin d'en être là ! s'exclama Perveen. Il continuera à travailler de nombreuses années et je dois encore faire mes preuves...

Elle en était convaincue, c'était une lourde responsabilité d'être la seule avocate de Bombay. Son premier devoir était désormais de ne pas faire honte à Jamshedji Mistry. C'était la raison pour laquelle la présence de l'étranger la contrariait – et aussi la raison pour laquelle elle n'en parlerait pas à son père.

* Dhoti : Pagne long (hindi, bengali et autres langues).

(Retrouvez tous les mots suivis d'un astérisque dans le glossaire en fin d'ouvrage.)

** Fetah : Chapeau traditionnel porté par les hommes zoroastriens*.

*** Insh'Allah : Si Dieu le veut (ourdou).

**** Zoroastrien : Membre de la religion monothéiste du zoroastrisme, antérieure à l'islam et au christianisme. Zarathustra, également appelé Zoroastre, est le prophète de cette religion.

***** Badmash : Sale type (ourdou).

***** Kem cho : Bonjour (gujarati).

***** Velgard : Vagabond ou clochard (perse).

2

Derrière un rideau

Bombay, février 1921

DE RETOUR À LA MAISON MISTRY, Perveen confia la boîte de friandises à Mustafa et elle lui fit un bref résumé des paroles échangées avec l'étranger, sans mentionner le nom de Cyrus. Elle n'avait aucune envie que le majordome bavard lui pose davantage de questions. Il devait travailler.

À l'étage, elle ouvrit les meubles à tiroirs pour chercher tous les documents concernant feu Omar Farid. Il y avait pas mal de choses à lire : des actes de propriétés, des cartes et des plans cadastraux, des contrats avec le gouvernement pour la production de coutil kaki. Elle sursauta, deux heures plus tard, quand Mustafa frappa à la porte pour lui annoncer que le déjeuner était servi. Son père, qui venait juste de rentrer, était en train de se laver les mains en bas.

— Mon père vous a-t-il donné le résultat du procès ? demanda-t-elle en repoussant les dossiers.

— Il a dit qu'il avait faim.

Perveen se précipita dans la salle à manger du rez-de-chaussée où son père était assis à la longue table en bois de rose. Jamshedji Mistry était un bel homme de cinquante ans, élancé et doté d'une épaisse tignasse de cheveux bruns grisonnants. Le trait dominant de son visage – dont Perveen avait hérité en une version légèrement atténuée – était son nez en forme de bec. Les étrangers se moquaient du nez des Parsis, mais Perveen affectionnait ce trait qu'ils partageaient.

Ils inclinèrent tous les deux la tête et récitèrent les prières. Puis Mustafa servit le déjeuner envoyé par John, le cuisinier des Mistry, originaire de Goa. John avait travaillé dur pour préparer des koftas à

l'agneau, un curry au poulet et au tamarin, un dal^{*****} jaune et épais à la moutarde brune, et un riz caramélisé. Il avait également ajouté des petits légumes marinés acidulés, des rotis de blé parfumés, et une boîte de nougatine au miel et à l'amande assez grande pour durer une semaine.

Mustafa prit un air désapprobateur quand Perveen demanda à être moins servie que d'habitude, sa nervosité avait affecté son appétit.

— Pappa, je suis pressée de savoir. Avons-nous gagné ?

Jamshedji accepta une grosse part de curry de poulet.

— Oui, on a gagné, mais après de longues délibérations, répondit-il. Si seulement tu avais vu l'avocat adverse sourire, il anticipait notre défaite !

— A-t-il appelé notre client à la barre ?

Perveen s'y était attendue.

— Ça, il l'a fait – et le garçon était préparé à toutes les questions.

Le garçon, c'était Jayanth, un docker de vingt ans qui avait été accusé par l'organisation d'avoir incité d'autres travailleurs à l'agitation. Étant donné la peur des Britanniques à l'égard des Communistes, Perveen avait suggéré que Jayanth soit présenté comme un homme travailleur, sans affiliation politique, simplement très préoccupé par la sécurité de tous les dockers. Cet intérêt finirait par aider son employeur, avait-elle argué, puisque moins d'accidents et moins de décès permettraient au travail de se faire sans interruption.

— Bien, dit-elle, soulagée que son accompagnement ait porté ses fruits. Et quelle était la teneur de la décision du Juge Thorpe ?

— Innocent pour tous les chefs d'accusation. Le Juge Thorpe a décrété qu'on devait rendre à Jayanth son ancien poste et qu'on devait lui rémunérer toutes ses journées depuis son licenciement, il y a trois mois. Et ça, je ne m'y attendais pas.

Perveen applaudit.

— Splendide ! J'aurais aimé te voir plaider cette affaire.

Jamshedji leva un doigt professoral.

— Ah, mais ton travail en qualité de chargée des titres et contrats est ce qui fait tourner le cabinet Mistry. Sans les contrats et les

testaments, on ne pourrait pas défendre gratuitement des gens comme Jayanth.

C'était le plus beau compliment que Perveen ait reçu en six mois de travail. Elle n'accomplissait pas seulement les tâches d'une avocate mais également celles d'un clerc de notaire, d'une traductrice et d'une comptable. Mais qui était-elle pour s'en plaindre ? Il n'existait pas d'autres cabinets d'avocats en ville acceptant d'employer une femme à ces postes.

— Pappa, attendais-tu une visite ce matin ?

— Est-ce que cela a à voir avec le fait que tu épies des inconnus avec tes jumelles d'opéra ?

Perveen enfourna une cuillère de riz dans sa bouche avant de mâcher. Mustafa avait de toute évidence rapporté les événements du matin. Il fallait donc qu'elle dise la vérité, mais elle voulait par-dessus tout éviter d'inquiéter son père.

— Un homme bengali a rôdé devant la maison pendant trois heures. J'ai fini par traverser la rue pour lui demander les raisons de sa présence mais il a filé sans m'expliquer quoi que ce soit.

Jamshedji secoua la tête.

— Notre bien-aimé quartier du Fort est envahi de gens de toutes sortes. Mais une femme ne devrait jamais approcher un homme dans la rue.

L'agacement de Perveen grandit en entendant le ton désapprobateur de son père.

— Je ne l'ai pas vraiment approché...

— Tu as traversé la rue et tu es allée le voir lui précisément ! Dis-moi, est-ce là le comportement européen qu'on t'aurait enseigné à Oxford ?

— Non... Je... balbutia Perveen en rougissant. J'ai tout d'abord pensé qu'il venait pour te voir. Soit parce qu'il avait un rendez-vous, soit parce qu'il devait être en colère à cause de l'issue d'un procès.

— Je représente des clients de toutes les communautés, mais il n'y a eu aucun Bengali parmi eux au cours de l'année écoulée, déclara Jamshedji d'une voix aussi agaçante que le bruit de la cuillère cognant le bol de porcelaine contenant le riz que Mustafa servait. Ne

te soucie pas de ce genre de choses. Préoccupe-toi plutôt des contrats.

— Oui. Il ne faudrait pas qu'on perde le titre de « Roi des Contrats », répliqua Perveen avec sarcasme.

— Persiste dans tes efforts et il se pourrait que tu deviennes à ton tour la « Reine des Contrats », gloussa Jamshedji.

— En parlant de contrats, nous avons reçu une requête de la maison Farid. La note d'accompagnement était signée de Mr Mukri, le mandataire de la famille. Il écrit que les trois veuves de Mr Farid désirent renoncer à leurs dots pour en faire don au waqf de la famille.

Perveen ne dissimula pas sa crainte que les trois femmes, qui ne percevaient plus de revenus de leur époux, renoncent à leurs seuls biens au profit de la fondation caritative.

Mais Jamshedji ne s'occupait pas des waqfs.

— On dirait que tu parles de mahr.

— En effet.

Perveen soupira, sachant qu'elle aurait dû utiliser ce terme pour le don spécial, versé en deux parties, que les femmes musulmanes recevaient des familles des époux. Le premier don symbolisait l'accueil de l'épouse par la famille ; la seconde partie du don, qui était versée soit en cas de divorce soit au moment de la mort du mari, était une promesse matérielle que l'épouse bénéficierait d'un traitement juste durant toute sa vie.

— Les juges de Bombay sont plutôt sourcilleux concernant les mahrs, ces derniers temps. Laisse-moi jeter un coup d'œil à ces documents.

Perveen alla chercher les deux lettres à l'étage et son père sortit son monocle en or pour examiner les fines feuilles de vélin.

— Ça ne vaut rien ! déclara-t-il en secouant la tête.

Perveen, perchée sur le bord de sa chaise, s'attendait à une telle déclaration.

— N'est-ce pas étrange que les trois femmes souhaitent une telle modification qui va à l'encontre de leurs intérêts – et que deux des signatures soient quasiment identiques ? Et comme c'est arrangeant

pour le juge que cette lettre des femmes soit rédigée en anglais. Est-ce qu'elles parlent toutes couramment anglais ?

— Je ne peux pas répondre à la dernière question parce que je n'ai jamais rencontré ces dames. Mais ne tirons pas de conclusions hâtives, dit Jamshedji en adressant un regard réprobateur à sa fille.

Perveen ne cacha pas sa surprise.

— Es-tu en train de me dire que toutes ces années où tu as représenté Mr Farid tu n'as jamais parlé à ses épouses ?

— Non, répondit-il en faisant signe à Mustafa d'apporter le thé. Les veuves Farid mènent une vie de recluses. Depuis le décès de mon client, le seul homme du foyer est le bébé de la seconde épouse.

— Les *purdah*nashins ne parlent pas avec les hommes, intervint Mustafa en faisant le tour de la table avec la théière. Ma mère et mes sœurs ne vivent pas recluses – mais beaucoup de femmes riches le font. Surtout les Musulmanes hanafites.

Perveen appréciait toujours la sagesse de Mustafa dans des domaines qu'elle connaissait mal. Son désarroi concernant la situation de ces femmes se transformait en curiosité. Les riches femmes musulmanes recluses pourraient, qui sait ? devenir une sous-spécialité de sa pratique de juriste.

— Mustafa, je crois que *purdah* veut dire « voile ». Est-ce que *nashin* signifie « femme » ?

— Tu es censé étudier l'ourdou, intervint son père. *Nashin* signifie « assis » ou « résider ». En conséquence, *purdah-nashins* veut dire « celles qui restent derrière le voile. »

Perveen but une longue gorgée du délicieux thé de Mustafa, un mélange de Darjeeling infusé avec du lait, de la cardamome, du poivre et beaucoup de sucre.

— Que penses-tu du représentant de la famille, Mr Mukri ? demanda-t-elle à son père. Je suis censée lui demander de m'assister dans les détails de la succession, mais il n'a pas vraiment répondu à mes lettres.

— Mukri était un des agents de gestion de Farid à la fabrique de tissu. Pendant la maladie de son patron, il a changé de poste pour résider avec Farid-sahib. Je l'ai rencontré quand il est venu signer les documents relatifs à sa nomination en qualité de mandataire de la

famille et exécuteur testamentaire. C'est un homme jeune – mais il était très respectueux envers notre client.

— Comme il se devait ! Mais parlons de la lettre qu'il a envoyée, signée par les veuves. Je pense que deux des signatures pourraient provenir de la même main.

Jamshedji examina le document avant de le rendre à Perveen.

— Les noms signés de Sakina et Mumtaz se ressemblent en effet. Le nom de Razia paraît différent.

— Excusez-moi, sahib, mais vous devriez dire *begum*, intervint Mustafa depuis le coin de la pièce, où il se tenait dans l'attente d'un ordre. Pour parler avec respect de ces femmes mariées de haut lignage, on doit ajouter *begum*.

Perveen hocha la tête en direction de Mustafa.

— Je suppose que Razia-begum a signé elle-même, dit-elle. Et si les deux autres signatures venaient de quelqu'un d'autre, peut-être de Mr Mukri ?

— Théorie du complot ! gloussa Jamshedji. Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

— Ne devrait-on pas leur poser la question ?

Jamshedji reposa sa tasse de thé si brutalement qu'elle cliqueta sur la soucoupe.

— J'ai déjà mentionné le fait que ces dames vivent recluses. Je n'ai pas relu les documents du mahr depuis que j'en ai dressé la première version, il y a des années de ça. Rappelle-moi une chose, est-ce que ces dots sont de même valeur ? C'est dans le meilleur des cas ce qui se passe quand plusieurs femmes survivent au même époux.

— Les dotations du mahr sont extrêmement différentes, répondit-elle, soulagée qu'il ait posé la question. Ton client a légué à la première épouse, Razia-begum, une dotation en terres : un hectare et demi à Girangaon, une parcelle sur laquelle se trouvent deux fabriques qui ont été construites en 1914.

Jamshedji leva sa tasse pour boire une longue gorgée de thé.

— Cela me paraît un don assez conséquent mais, en 1904, il s'agissait de marécages. Es-tu en train de me dire que ces deux fabriques sont celles qui ont fait la fortune de la compagnie ?

Perveen acquiesça, fière d'avoir relevé détail de la succession que son père aurait dû connaître.

— J'ai consulté la carte de ses biens immobiliers, que nous avons dans le dossier. La seconde partie du mahr, celle qui est attribuée au moment du décès de l'époux ou en cas de divorce, représente cinq mille roupies.

Perveen se réjouit d'avoir les documents à portée de main et d'être en mesure d'exposer clairement les détails des arrangements concernant les épouses.

— La seconde femme de Farid-sahib, Sakina Chivne, a reçu un mahr bien différent : une parure de bijoux en diamants et émeraudes comprenant des boucles d'oreilles, un collier et des bracelets. Le deuxième paiement du mahr est également de cinq mille roupies.

— Les affaires de Mr Farid tournaient bien en 1914 quand il s'est marié pour la seconde fois, dit Jamshedji. Je ne me rappelle pas ce que ces bijoux lui ont coûté, mais nous possédons les documents d'assurance pour un certain nombre de ses biens de valeur.

— Pourquoi Mr Farid a-t-il décidé de prendre une seconde épouse ? demanda Perveen.

Malgré ce que son père lui avait dit de la bonne réputation de ce client, la polygynie, qui était encore pratiquée par de nombreux Musulmans et une petite partie de l'élite hindoue, était un sujet sensible à ses yeux. En vérité, la polygynie avait certainement existé dans les histoires familiales de ses propres parents. Les Parsis ne la considéraient comme un crime que depuis 1865.

— Pour une raison évidente, répondit Jamshedji en haussant ses épais sourcils poivre et sel. Pour la descendance.

— Mais la première femme, Razia-begum, lui avait donné une fille, qui a aujourd'hui onze ans, je crois, déclara Perveen d'un ton égal. Il avait une héritière.

— Mais pas de fils, et il en voulait un pour reprendre ses fabriques. Ce sont les parents de Mr Farid qui ont insisté et qui lui ont trouvé Sakina Chivne. Je peux t'assurer que cela a été une grande déception quand elle a tout de suite donné naissance à deux filles.

Le fils de Sakina-begum est né il y a un an et demi. Et les parents mécontents étaient tous les deux décédés.

— Comme je t'ai dit, il a eu un fils, insista Perveen en croisant les bras. Pourquoi avait-il encore besoin d'une troisième femme ?

— Il n'a rencontré Mumtaz que l'année dernière, et il l'a épousée cinq mois avant de mourir. C'était un choix légal qu'il a fait librement, répondit Jamshedji en secouant la tête. Bien que je l'aie trouvé étrange.

Perveen s'empressa de relever son commentaire.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Jamshedji s'amusa avec quelques grains de riz qui restaient dans son assiette.

— C'était une musicienne qui travaillait dans le quartier des spectacles de Falkland Road.

— C'est ce qui explique son mahr : deux sitars et une vînâ, fit Perveen, songeuse. Savait-elle qu'il ne restait à son mari que quelques mois à vivre ?

— Sans aucun doute, répondit Jamshedji. Il était très fragile à ce moment-là. Mais ces instruments de musique, c'est une misère comparée à ce que les deux autres femmes ont reçu. Je ne pense pas qu'elle l'ait épousé pour l'argent.

— Regarde ça ! s'exclama Perveen en examinant avec un nouvel intérêt le contrat de mariage de Mumtaz. Mumtaz a signé d'un X ce document en juillet 1920. Pourtant son nom signé en toutes lettres apparaît sur la nouvelle lettre. A-t-elle appris à écrire au cours des sept derniers mois ? Cela m'intéresserait de l'interroger à ce propos.

— Comment ça, l'interroger ? demanda Jamshedji en clignant des yeux.

Elle avait manifestement grillé les étapes.

— Serait-il possible que des recluses musulmanes acceptent de rencontrer une avocate ?

Jamshedji regarda longuement sa fille.

— Il y a des chances.

— J'aimerais leur parler directement plutôt que de poursuivre ma correspondance à sens unique avec Mr Mukri.

Perveen s'efforçait de paraître détachée et professionnelle. Son père but le reste de son thé avant de reposer sa tasse.

— Je ne suis pas certain que tu sois prête à rendre visite à des femmes recluses. Il faut user de prudence.

— Mais je suis toujours prudente ! rétorqua Perveen, blessée.

— Non, dit-il avec un sourire doux. Tu es impatiente et impétueuse. Je t'ai entendu parler du gouvernement.

La jeune femme lui adressa une grimace.

— Dans des cercles privés uniquement. Je sais que Mistry Construction dépend des contrats du gouvernement.

— Tu as également dit bien plus que ce que la plupart des gens sont capables d'entendre au sujet des droits des femmes.

— D'autres femmes parsies font de même. Les groupes de Mamma travaillent depuis longtemps pour que les femmes aient droits aux aides sociales et à l'éducation.

Perveen se sentait en terrain sûr parce que son père avait fait de généreux dons pour les causes de son épouse.

— Ce que tu pourras dire à ces femmes qui ont vécu à l'abri pendant toute leur vie va leur paraître incompréhensible. Ton ourdou est plus que rudimentaire et tu n'as pas suffisamment étudié la loi mahométane.

Ces critiques étaient-elles honnêtes – ou Jamshedji essayait-il simplement de tester sa motivation ? Elle fit de son mieux pour répondre calmement.

— J'ai lu *Les principes de la loi mahométane*, de Mr Mulla, qui explique tout ce que j'ai besoin de savoir. Je peux parler en hindoustani avec ces dames – et elles me comprendront certainement.

— Mais il est fort probable qu'elles n'aient jamais rencontré une Parsie, objecta Jamshedji.

Perveen laissa déborder sa frustration.

— Pappa, tu possèdes le seul cabinet juridique de Bombay qui compte la seule personne en mesure de communiquer directement avec des femmes recluses. Pourquoi ne pas profiter de l'atout largement sous-employé qu'est ta fille ?

Jamshedji ferma les yeux pendant un long moment. Quand il les rouvrit, il adressa un regard grave à Perveen.

— Si tu y vas, tu dois mener les entretiens avec le même respect dont tu fais preuve avec les hommes. Omar Farid se lèverait de sa tombe s’il apprenait que je ne sers pas les membres de sa famille avec respect.

— Il n’est plus dans sa tombe. Il est au paradis ! ponctua Mustafa depuis le coin du fond de la pièce.

— Mr Farid sourira au milieu des nuages quand j’aurai aidé sa famille, déclara Perveen en se penchant pour embrasser son père sur la joue.

Après déjeuner, Jamshedji alla faire un tour au Ripon Club. Perveen savait qu’il allait retrouver un de ces fauteuils inclinables en teck aux longs accoudoirs du club parsi dans lesquels certains avocats étaient notoirement connus pour s’allonger et ronfler. Il aspirait sans doute à quelques félicitations amicales, un verre de porto, puis une longue sieste.

Perveen remonta à l’étage et se dirigea vers le classeur où les dossiers des clients étaient rangés. Elle l’ouvrit, inspira l’odeur écoeurante du camphre et parcourut du regard les piles de chemises en tissu, cuir et carton.

Au bout de quelques minutes, elle localisa un fin dossier d’articles de presse. Bien qu’Omar Farid soit mort à l’âge de quarante-cinq ans, la couverture médiatique le concernant ne couvrait que les cinq dernières années de sa vie. Un article de 1915 sur les Tissus Farid et la création d’une nouvelle section de fabriques pour tisser du coutil de coton utilisé dans la confection des uniformes de l’armée indienne. Un autre, daté de 1917, qui listait les dons de Mr Farid aux œuvres caritatives à destination des blessés militaires. Enfin, Perveen relut la nécrologie de décembre 1920 qui incluait la mention des fabriques et de ses contributions caritatives. La dernière ligne disait : *Mr Farid laisse une famille dont un fils.*

Aucune mention des épouses ni des filles. N’apparaissaient-elles pas dans la nécrologie parce qu’elles étaient considérées sans importance... ou parce que le rédacteur du *Times* pensait que les

détails de sa polygynie jetteraient une ombre sur le philanthrope indien ?

Perveen examina la petite photographie qui illustre l'article. Omar Farid paraissait à la fois grave et respectable. Une casquette serrée attirait l'attention sur son visage étroit, ses yeux durs et son nez crochu. Il portait un kurta^{*****} à col haut et un manteau sherwani sombre. Sa tête était coiffée d'une casquette élégante en crochet, similaire à celle de Mustafa.

Son dernier mariage avait été célébré à peine cinq mois avant sa mort. L'événement avait dû choquer les deux premières épouses, cette union de cette artiste se produisant dans Falkland Road, où l'on trouvait tout aussi facilement le sexe et l'opium.

Avant qu'il parte pour le Ripon Club, Perveen avait demandé à son père s'il pensait que le dernier mariage avait été une comédie.

— C'est ce qu'il est plus facile de croire, avait répondu Jamshedji. Mais un homme mourant ne se sent pas tenu de respecter les normes sociales. Il n'a besoin de la permission de personne pour prendre ce dont il a besoin.

Forte de son expérience, Perveen comprenait.

^{*****} Dal : Plat de lentilles (hindi et nombreuses langues).

^{*****} Kurta : Costume masculin composé d'une tunique et d'un pantalon (ourdou).

3

L'esprit de l'extase

Bombay, février 1921

AUX ALENTOURS DE QUINZE HEURES, Mustafa fit irruption dans le bureau.

— Le *SS London* est arrivé ! Je l'ai vu avec les jumelles. Depuis notre toit, on peut surveiller le Quai Ballard.

— Parfait ! s'exclama Perveen en applaudissant.

Alice était exactement le remède qu'il fallait pour chasser son humeur sombre.

Un courant d'air s'engouffra par la fenêtre, dispersant les documents du dossier Farid. Tout en les rassemblant, Perveen songea aux vents froids et humides qui les avaient continuellement secouées, Alice et elle, à l'époque où elles se rendaient péniblement du St Hilda College à leurs divers cours magistraux. Comme elles avaient discuté et ri – et partagé tant de secrets ! Sa vie pourrait de nouveau ressembler à cela si elle décidait de se confier à Alice.

Leur relation avait débuté quand Alice s'était confessée à Perveen. La jeune femme anglaise lui avait révélé qu'elle avait été expulsée à seize ans du Cheltenham Ladies' College parce qu'on l'avait surprise au lit avec une fille, et Perveen avait été déconcertée par cette confidence. Pour elle, il était naturel que des femmes d'une même famille ou que des amies dorment ensemble. Mais après que Alice eut décrit le désir qu'elle éprouvait encore pour son ancienne camarade de classe, Perveen comprit combien les relations pouvaient être de multiples natures.

À St Hilda College, Alice se plongea dans ses études de mathématiques pour oublier la perte de son véritable amour. En dehors de Perveen, personne ne savait qui elle était véritablement –

tout comme Alice finit par être la seule à connaître le passé de Perveen.

Elle se demandait désormais ce qu'Alice avait pu dire à ses parents de leur relation au lycée. Les Hobson-Jones pourraient soupçonner n'importe quelle amie d'Alice, étant donné les ennuis qu'elle avait eus par le passé. Perveen était déterminée à se comporter de manière irréprochable.

Le Quai Ballard se trouvait à vingt minutes de marche, mais elle n'avait pas envie d'arriver en sueur ni d'écraser ses friandises. Il était plus facile de demander à Ramchandra de la conduire dans son rickshaw impeccable sous son auvent protecteur.

Ramchandra circula aisément dans les rues jusqu'au Quai Ballard où Perveen vit la masse impressionnante d'un bateau à vapeur blanc Pacific & Oriental se dresser derrière les grands murs de pierre.

Elle descendit du rickshaw et paya Ramchandra qui se dirigea aussitôt vers un marin qui le hélait. Perveen sortit une pancarte qu'elle avait bricolée au dos d'un dossier vide et sur laquelle était inscrit MISS HOBSON-JONES. Accueillir quelqu'un en brandissant un carton la noyait parmi des centaines de chauffeurs venus attendre le bateau, mais que faire d'autre ?

Alors que, le cou tendu, elle guettait l'apparition d'Alice, une voix masculine lui demanda à l'oreille en anglais :

— Excusez-moi. Êtes-vous Miss Perveen Mistry ?

— Oui, en effet, répondit-elle en se tournant, curieuse, vers le gentleman roux.

— Je suis Mr Martin, le secrétaire de Sir David Hobson-Jones. Il attend avec les autres.

Perveen crut saisir une pointe de reproche dans sa dernière remarque.

— Mr Martin, êtes-vous en train de me dire que tout le monde attend encore Alice ?

— Miss Hobson-Jones a débarqué il y a vingt minutes. Ses bagages sont chargés, et elle est déjà installée dans la voiture, alors suivez-moi sans tarder.

Pour qui se prenait-il – un délégué de classe ? Perveen suivit le secrétaire pompeux dans la foule jusqu'au trottoir où il s'arrêta

devant un long véhicule argenté qui étincelait sous le soleil.

Perveen en eut le souffle coupé.

— Est-ce une Silver Ghost ?

Elle était certaine qu'il s'agissait d'une Rolls. Le capot de la voiture était coiffé d'une décoration élégamment sculptée en argent : une jeune femme penchée en avant comme si elle s'apprêtait à plonger dans la vie, les bras ouverts telles des ailes.

— En effet, répondit Martin. Elle a été offerte au gouverneur par le roi d'un État princier voisin.

— Un beau cadeau !

Elle se demanda quel genre de service le monarque espérait en échange. Ou bien ce luxueux présent était-il une simple démonstration de sa richesse ?

— Perveen, c'est bien toi ? J'espérais tellement que tu viendrais !

Alice s'extirpa de la banquette arrière de la voiture. En quelques secondes, Perveen et son sari en soie se retrouvèrent serrés contre la masse chaude, au parfum de menthe. Alice.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, déclara Perveen en étreignant le corps confortable de son amie. Je dois m'excuser auprès de ta famille pour vous avoir mis en retard.

— Absurde ! Depuis que j'ai quitté ce bateau, Maman a déjà trouvé le moyen de me mettre le grappin dessus. Tu n'imagines même pas !

— Qu'est-ce que je n' imagine pas ?

Une femme très blonde, paraissant à peine plus âgée qu'Alice, les considérait depuis le toit ouvrant de la voiture. Elle était délicieusement jolie dans sa robe lilas et son chapeau cloche assorti décoré de roses en soie blanche. Perveen s'efforça de déceler une trace de n'importe quelle partie de cette créature chic chez Alice mais ne put trouver qu'une vague ressemblance à leur couleur de cheveux.

— Tout ! répondit Alice.

Au ton sarcastique d'Alice, Perveen comprit que la relation mère-fille n'était pas simple. Et qu'en était-il du père ? Perveen évalua du regard le grand homme d'âge mûr, habillé d'un costume en lin beige et coiffé d'un casque colonial pour se protéger du soleil. Son amie avait hérité de sa taille.

Comme si elles étaient de simples écolières, Alice lui prit la main.

— Maman, Papa, je vous présente ma plus chère amie, Perveen Mistry. Et Perveen, permets-moi de te présenter ma mère, Lady Gwendolyn Hobson-Jones et mon père, Sir David Hobson-Jones.

— Nous avons eu vent de vos petites mésaventures avec Alice à Oxford ! dit Sir David.

Il arborait un hâle profond, typique des Britanniques résidant depuis longtemps en Inde. Quand il sourit, ses dents apparurent très blanches comparées à sa peau.

— Ainsi vous êtes Perveen.

Gwendolyn Hobson-Jones prononça lentement son nom comme s'il s'agissait de celui d'une contrée exotique.

— Qu'est-ce que cela signifie dans votre langue ?

— « Étoile », dans trois langues : persan, arabe et ourdou. C'est mon grand-père qui a choisi mon prénom.

Perveen se demanda ensuite si elle n'en avait pas trop dit.

— Alice raconte que vous étiez la seule fille à étudier le droit dans votre classe de St Hilda, ce qui fait sans aucun doute de vous une autre sorte d'étoile, déclara Sir David avec un beau sourire.

— Pas du tout. D'autres sont passées avant moi, répondit Perveen.

Elle s'efforça de deviner s'il était sincèrement chaleureux ou juste condescendant.

— Perveen, est-ce que vous auriez le temps de vous joindre à nous pour le court trajet jusqu'à la maison ? demanda-t-il. Nous avons organisé un petit thé pour fêter l'arrivée d'Alice.

L'invitation de Sir David paraissait plutôt le placer du côté de la sincérité. Mais en regardant la voiture, Perveen se demanda où elle pourrait bien y trouver une place. Le renfrogné Mr Martin s'assiérait probablement à côté du chauffeur, et il n'y avait pas beaucoup d'espace à l'arrière où Alice rejoignait ses parents.

— C'est très gentil à vous, répondit Perveen. Je ne voudrais pas m'imposer...

— Il faut que tu viennes ! lança Alice.

— Très bien alors. Si tu me donnes votre adresse. Je vais prendre un taxi pour vous suivre, répondit Perveen, sachant que monter à Malabar Hill serait trop difficile pour un rickshaw.

— Pas du tout, dit Sir David. On vous prend avec nous.

— Mais et Mr Martin ! objecta Lady Hobson-Jones.

Mr Martin se rapprocha de Sir David en tournant le dos à Perveen.

— J'aurais aimé expliquer à votre fille les règles de société pour les jeunes gens...

— Plus tard, répondit sèchement Sir David. Vous avez des documents à porter de ma part au secrétariat. Miss Mistry montera avec nous.

— Bien, Sir David, dit-il. Dois-je venir voir Miss Hobson-Jones plus tard cet après-midi ?

— Non. Je vous verrai demain au bureau.

Tandis que le jeune homme s'éloignait, l'air abattu, Sir David adressa un regard ironique à Perveen et à Alice.

— Ces jeunes hommes de l'ICS gagneraient à ce qu'on leur enseigne les bonnes manières.

— Je connais une très bonne école en Suisse, plaisanta Alice.

— J'espère que cela ne vous dérange pas de vous asseoir près du chauffeur. Avec nous trois à l'arrière, on est un peu serré, dit Lady Hobson-Jones avec un sourire nerveux, comme si elle ne voulait surtout pas donner l'impression qu'elle était mal à l'aise à l'idée d'être assise à côté de Perveen.

— Ce n'est pas un problème, répondit Perveen, tout sourire. Je profiterai de la proximité de la petite dame en argent.

— Le nom officiel de cet emblème est l'Esprit de l'extase, précisa Sir David. C'est une superbe conception, à l'image de cette voiture.

— La voiture de mon père est juste derrière nous – la Crossley est remplie à ras bord, avec mes bagages. C'est pour cette raison que nous avons la Rolls de Georgie.

Le chauffeur du gouverneur, un Sikh en uniforme kaki, affichait un visage de marbre, comme s'il s'efforçait de ne pas tenir compte des paroles d'Alice et de la proximité de Perveen. Mais cette dernière était déterminée à profiter pleinement de ce trajet spécial et elle adressa des signes de la main à la foule quand ils partirent.

Elle avait l'impression d'être une actrice. Perveen était une célibataire indienne assise à l'avant de la voiture du gouverneur, une

impossibilité dont on discuterait, ce soir, autour des feux de cuissons, dans les vérandas et les cuisines de Bombay.

— Où sommes-nous exactement ? demanda Alice alors qu'ils s'éloignaient du port.

— Le front de mer Kennedy, mais on appelle familièrement cette voie courbe le long de l'eau le Collier de la Reine, parce que la route y fait penser, le soir, quand les réverbères sont allumés, expliqua Perveen, savourant cette occasion d'endosser le rôle guide à Bombay. Le long de la plage Chowpatty, on peut voir toutes sortes de gens manger et papoter, comme on dit en hindi. Sur la droite, il se construit de nombreuses demeures et des hôtels. Mon frère commence la construction d'un immeuble à droite de ce bâtiment blanc.

— Pour qui travaille votre frère ? demanda Sir David.

Perveen tourna la tête pour s'adresser directement au père d'Alice, sur la banquette arrière.

— Mistry Construction. Mon frère en est récemment devenu le directeur.

Sir David ne réagit pas pendant un moment avant d'éclater de rire.

— Mon Dieu, je n'avais pas compris que vous étiez une de ces Mistry-là ! Votre famille a construit le Bombay moderne ! En fait, j'ai une proposition de Lord Tata sur mon bureau concernant l'aménagement de Back Bay, et Mistry est l'entreprise qui est suggérée.

— Quelle coïncidence.

Perveen se sentit mal à l'aise. Elle avait seulement désiré que les parents d'Alice sachent que son frère n'était pas un humble sous-fifre travaillant pour les Britanniques. Mais ils la prenaient désormais probablement pour une Indienne essayant de se faire bien voir.

Perveen porta de nouveau son regard vers le front de mer Kennedy. Côté plage, des camelots vendaient de la nourriture et du thé dans des dhabbas^{*****} installés sur le sable.

Un jeune Parsi aux cheveux bruns bouclés, debout dans un de ces petits commerces, parlait au cuistot hindou. La silhouette dégingandée et le nez crochu du Parsi étaient familiers. Vêtu d'un costume anglais, il s'appuyait vaguement sur une canne.

Perveen porta la main à sa bouche. C'était Cyrus Sodawalla. Ou, si ce n'était pas lui, il ressemblait beaucoup à l'homme qu'elle essayait d'oublier depuis quatre ans.

Elle s'efforça de se convaincre avec frénésie qu'il existait beaucoup d'hommes à Bombay qui avaient la peau pâle et des cheveux bruns bouclés : des milliers d'Arméniens, d'Anglo-Indiens, et de Juifs. Et Cyrus n'utilisait jamais de canne.

La Silver Ghost roulait trop vite. Elle dépassa le dhabba* en filant. Et bien que Perveen se tordît le cou, l'homme se réduisit, en quelques secondes, à une minuscule tache noire.

Perveen expira l'air qu'elle avait retenu dans ses poumons. Il avait disparu. Et heureusement il n'avait pas vu la voiture.

— Qu'avons-nous manqué, Perveen ? demanda Alice. On dirait que tu viens de voir un démon.

***** Dhabba : Café de bord de route (hindi et nombreuses langues).

1916

4

La dernière leçon

Bombay, août 1916

EN RETARD, priant pour qu'on ne la remarque pas, Perveen entra à toute allure dans la faculté publique de droit. Une charrette avait bloqué l'entrée de Bruce Street où il avait fallu déposer son père. En raison de ce contretemps, Perveen était arrivée à Elphinstone College juste après neuf heures – et elle priait pour que le professeur n'ait pas commencé l'appel.

Bien que le nom Mistry se trouvât au milieu de l'alphabet, le professeur avait assigné à Perveen une place à la dernière rangée, soi-disant parce qu'elle était une « étudiante spéciale », non inscrite pour un diplôme de droit. Aujourd'hui, sa place l'arrangeait bien parce qu'elle lui permettait d'arriver sans trop se faire remarquer. Mais au bout de quelques secondes, assise sur son siège, la jeune femme sentit quelque chose de froid et de terrible traverser son sari.

Non, pas encore !

La première fois, quelqu'un avait rempli d'eau le creux de sa chaise en bois. En une autre occasion, on y avait mis du café noir ; heureusement, elle s'en était aperçue et ne s'était pas assise. Cette fois-ci, elle s'était installée sans regarder. Elle ne saurait pas de quel liquide il s'agissait avant que le cours soit fini et qu'elle ait rejoint le sanctuaire de la salle de repos des filles du lycée. Cette humidité particulière était collante. Un signe de mauvais augure, aussi mauvais que les visages narquois des étudiants voisins.

Au cours du premier trimestre, Camellia Mistry avait été choquée quand Perveen lui avait rapporté les mauvais tours des étudiants.

— Tu dois le dire aux professeurs ! C'est un comportement scandaleux.

Perveen lui avait expliqué que c'était impossible.

— Les professeurs ne veulent pas de moi dans leurs cours, et ça n'arrangera pas la situation. Et si les garçons apprennent que je les ai dénoncés, ils me traiteront encore plus mal.

Mais même sans rien dire, cela n'avait fait qu'empirer. Deux semaines auparavant, les résultats des examens avaient été publiés dans le *Times of India*, présentant Perveen comme la seconde étudiante, en termes de notes, parmi les candidats de première année du diplôme de droit.

La famille Mistry avait fêté cette nouvelle. John avait cuisiné sa crème lagan nu préférée et Pappa avait débouché trois bouteilles de Perrier-Jouët. Les voisins avaient défilé tout l'après-midi et toute la soirée pour partager les desserts et la féliciter.

Mais les garçons de sa classe n'étaient pas contents.

Au cours suivant, quand elle fit passer sa copie au bout de la rangée afin que le surveillant la ramasse, ses feuilles ne parvinrent jamais au professeur qui lui mit un zéro. Un autre après-midi, un gentleman prétendant faire partie de l'administration du lycée téléphona chez elle et laissa un message pour l'informer de l'annulation surprise des cours de droit du lendemain. Perveen, méfiante, alla quand même vérifier et s'assit à sa place juste au moment où les examens étaient distribués.

La vengeance du jour était sucrée, on pouvait le déduire en observant la colonne de fourmis escaladant sa chaise. Tout juste capable d'intégrer les paroles du professeur Adakar, Perveen fixait droit devant elle. Dans son esprit, les mots qu'il inscrivait au tableau – quelque chose au sujet du droit au processus judiciaire – étaient remplacés par les paroles haineuses qu'un garçon lui avait sifflées à l'oreille au cours de sa première semaine :

Tu n'as aucun droit d'être là ! Tu vas tout gâcher pour notre groupe.

Il l'avait traitée de trouble-fête acariâtre. Comme si c'était elle qui faisait de leur vie un enfer et pas ces pitoyables types.

— Chutney de tamarin, décréta Gulnaz, en fronçant le nez devant le sari de soie qu'elle tenait à quinze centimètres de son nez. Ces

porcs ont dû le prendre dans la salle à manger de leur internat.

— Tu es sûre que c'est du tamarin ?

Perveen se tenait, en tunique et jupon, dans la salle des filles du lycée. C'était l'endroit où les étudiantes étaient censées se retirer pendant les interclasses. Gulnaz Banker et Hema Patel tenaient le sari de Perveen entre elles et s'attaquaient vaillamment aux taches à grand renfort de savon et d'eau pris dans les toilettes adjacentes.

Hema considéra Perveen avec sympathie.

— On n'arrête pas de te le dire, pourquoi ne pas étudier la littérature comme nous ? On est quatre filles dans une classe. Les hommes n'oseraient pas mal se comporter contre l'une de nous, de peur qu'on se venge toutes.

— Je ne peux pas changer mon cursus. Mon père espère que je devienne la première avocate de Bombay.

Gulnaz, qui était dans la classe au-dessus mais arborait une beauté de bouton de rose et une taille minuscule qui la faisaient paraître plus jeune, s'exprima avec douceur.

— Perveen, tu es impétueuse. Pourquoi ne pas en découdre avec eux ? Tu dois rêver de cogner leurs têtes stupides comme tu l'as fait avec Esther Vaccha à l'école.

— J'avais huit ans, et elle avait jeté du sable sur mon déjeuner !

Perveen était contrariée que Gulnaz se rappelle cet épisode.

— Je suis plus mûre aujourd'hui. Je m'efforce de garder les yeux rivés à mon cahier, bien que le professeur en arrive parfois à croire que je ne l'écoute pas. Puis les autres rigolent et... Oh, c'est affreux.

Perveen sentit une larme interdite lui échapper.

— Ma pauvre Perveen ! s'exclama Gulnaz, inquiète. Il ne faut pas pleurer. Ton sari est comme neuf. On va juste le suspendre près de la fenêtre pour qu'il sèche.

Perveen tendit la main pour reprendre son sari.

— Mon cours de droit hindou commence dans vingt minutes. Je ne peux pas attendre.

— Les mangues ne vont pas mûrir si tu les presses, déclara Hema. Assieds-toi et respire profondément.

Leurs attentions ne faisaient que renforcer la panique de Perveen.

— Si je n'y vais pas, je vais manquer l'examen.

— Tu le repasseras plus tard, lui conseilla Gulnaz. Mieux vaut ne pas t'humilier en public.

Perveen leur prit le sari des mains.

— Et quel motif donnerai-je au professeur pour justifier mon absence ? Une tache sur mes vêtements ? Il pensera que je ne suis qu'une fille stupide !

— Mais la tache est mouillée. Les gens pourraient penser que... commença Gulnaz sans finir sa phrase.

C'était également une Parsie éduquée selon des règles d'hygiène strictes.

— La soie séchera plus vite dehors au soleil qu'à l'intérieur de ce taudis humide. Et je sais comment je vais le porter !

Perveen expliqua que si elle drapait son sari à la manière hindoue, avec le pallu pendant dans le dos, la tache serait cachée. Aradhana, une fille hindoue qui étudiait à l'une des tables de la salle, s'empressa de venir l'aider.

Flanquée de Gulnaz et Hema, Perveen sortit dans la cour d'Elphinstone.

— Regarde ! s'exclama Gulnaz en pointant du doigt. Esther Vaccha est assise en compagnie d'un homme.

Perveen suivit le regard scandalisé de son amie en direction d'un banc en fer forgé où son ennemie jurée depuis l'école primaire était assise et riait. Le jeune homme avec elle, habillé comme un Parsi, était doté de boucles brunes dégringolant harmonieusement sur son front. De plus, le compagnon d'Esther avait un profil superbe, et son nez crochu rappela à Perveen les portraits des anciens rois perses.

— Il n'étudie pas ici. Qui cela peut-il être ? demanda Hema, excitée.

Perveen avaient vu nombre d'étudiants à l'université, mais aucun n'était aussi beau que celui-ci.

— C'est la première fois que je le vois. Mais assurément c'est un dandy.

— Je m'en fiche. Je suis prête à mourir pour que mes enfants aient des boucles comme les siennes, déclara Gulnaz.

— Tu ne penses qu'au mariage ! la réprimanda Perveen tandis que Hema les saisissait toutes les deux par le bras pour avancer vers le

banc.

— Bonjour, Esther, lança-t-elle. Perveen se demandait qui était ton ami !

Esther sourit avec suffisance.

— N'est-il pas charmant ? C'est mon cousin de Calcutta. Mr Cyrus Sodawalla.

— Enchanté, dit le jeune homme en s'inclinant légèrement.

Il jeta un regard vers les trois jeunes filles et se fixa sur Perveen.

— Est-ce que les présentations ne sont pas réciproques ?

— Miss Perveen Mistry est la première étudiante de la faculté publique de droit. En fait, c'est une cousine au troisième degré, déclara Esther avec un sourire artificiel. Miss Gulnaz Banker et Miss Hema Patel étudient toutes les deux la littérature.

— D'après votre nom, je suppose que vous êtes du genre pétillant, plaisanta Hema, ce qui fit grimacer Perveen.

Cyrus Sodawalla sourit, révélant ses dents parfaites et blanches.

— Quand mon grand-père est arrivé de Perse, son premier emploi a été de vendre des boissons en bouteille. Le recensement britannique requérait qu'on lui attribue un patronyme, et c'est qu'il a eu. Sodawalla, l'homme qui vend des sodas.

Perveen remarqua que son accent était différent ; ce devait être l'influence de Calcutta.

— C'est aussi comme ça que mon grand-père a hérité de son nom, s'exclama Gulnaz. Et c'est pourquoi aujourd'hui, je suis obligée de me trimballer ce nom assommant de Banker.

— Miss Mistry, vous êtes également persienne ? demanda Cyrus en scrutant de manière appuyée le drapé du sari de Perveen.

Alors que toutes les autres avaient la tête couverte et le tissu en travers de leur torse coincé gracieusement à la taille de leur sari, elle était mise autrement.

— Oui, c'est juste que je porte mon sari différemment, répondit Perveen, troublée.

— Quel dommage que vous ayez toutes déjà dix-neuf ans, les provoqua Esther. Cyrus est venu choisir une fiancée, et sa famille ne retiendra aucune fille de plus de dix-huit ans.

Another random document with
no related content on Scribd:

rebel resistance by proclaiming that it was the intention of the Duke of Cumberland to transport the Highlanders to America. On April 3rd, the rebels captured Blair Castle, and on the 16th the duke's victory at Culloden proved decisive of the fate of the Stuarts.

Exactly a week after the Duke of Cumberland gained the victory, a *report* to that effect reached London, but there was no news from the duke himself till the 25th. His business-like account of the battle appeared in the 'London Gazette' next day. In the interim the London Jacobites in their places of resort asserted loudly that the duke was in full retreat; and it was whispered that if he was *hopelessly* beaten, the 'Papists would rise all over the kingdom.' But *now* 'hope' herself was beaten out of the souls of Papists and Jacobites. The military in London were in a vein of swaggering delight. They talked of the young duke's briefly heroic address to a cavalry regiment on the point of charging. He patted the nearest man to him on the back, and cried aloud, 'One brush, my lads, for the honour of old Cobham!' Then was curiosity stirred in London barracks as to which regiments were to get the prize for bravery, which was subscribed by the Corporation of London—namely 5,000*l*. The duke so wisely distributed it as to rebuke nobody. Veterans at Chelsea were looking at the vacant spaces where they should hang the captured flags, and were disappointed when they heard at the Horse Guards that the duke, considering that it was said how little honour was connected with such trophies, had sent the flags to Edinburgh to be burnt by the common hangman. The Chelsea veterans, however, envied the capturers of the (four) flags; for to each man the duke gave sixteen guineas. Medals and crosses were not yet thought of. His generosity was lauded as enthusiastically as his valour.

NEWS OF
CULLODEN.

While the Jacobites were overwhelming him with charges of cruelty and meanness, the friends of 'the present happy establishment' were circulating stories in and about London of his humanity and liberality. Soldiers of the young Chevalier's army had wreaked their vengeance upon Mr. Rose, the minister at Nairn—on himself and his house. He was a Whig and anti-Romanist, who had favoured the escape of some prisoners taken by the Jacobite army.

The Highlanders burnt his house, and, tying the minister up, they gave him 500 lashes. The duke, on hearing of this outrage, fell into uncontrollable fury, and swore he would avenge it. If there was some savagery at and after Culloden, no wonder! Such, at least, was the London feeling among the duke's friends. But the feeling generally was one of ecstasy at the decisive victory. Lord Bury, who had arrived on the 25th with the news direct from the duke to the king, could hardly walk along the then terraced St. James's Street for the congratulations of the crowd. Nobody thought such a halcyon messenger was too highly rewarded with a purse of a thousand guineas, and with being nominated own aide-de-camp to King George.

That 25th of April was indeed a gala day for the London mob. They had ample time for breakfast before they gathered at the 'end of New Bond Street, in Tyburn Road' (as Oxford Street was then called), to see the young footman, Henderson, hanged for the murder of his mistress, Lady Dalrymple. The culprit did not die 'game,' and the brutes were disappointed, but they found consolation in the fall of a scaffolding with all its occupants. Then they had time to pour into the Park and see four or five sergeants shot for trying to desert from King George's service to King James's. Moreover there was a man to be whipt somewhere in the City, and a pretty group of sight-seers assembled at Charing Cross in expectation of 'a fellow in the pillory.' What with these delights, and the pursuing Lord Bury with vociferations of sanguinary congratulation, the day was a thorough popular holiday.

A POPULAR
HOLIDAY.

The anxiety that had been felt in London before Culloden may be measured by the wild joy which prevailed when the news of the victory arrived. Walpole, in Arlington Street, on the evening of the 25th April, writes: 'The town is all blazing around me as I write with fireworks and illuminations. I have some inclination to wrap up half a dozen sky-rockets to make you drink the duke's health. Mr. Dodington, on the first report, came out with a very pretty illumination, so pretty that I believe he had it by him, ready for any occasion.'

On the same evening the Rev. Mr. Harris wrote from London to the mother of the future first Earl of Malmesbury, just born: 'You cannot imagine the prodigious rejoicings that have been made this evening in every part of the town; and indeed it is a proper time for people to express their joy when the enemies of their country are thus cut off.'

On that evening Alexander Carlyle was with Smollett in the Golden Ball coffee-house, Cockspur Street. 'London,' he says, 'was in a perfect uproar of joy. About nine o'clock I asked Smollett if he was ready to go, as he lived at May Fair' (Carlyle was bound for New Bond Street on a supper engagement). 'He said he was, and would conduct me. The mob were so riotous and the squibs so numerous and incessant that we were glad to go into a narrow entry to put our wigs into our pockets, and to take our swords from our belts and walk with them in our hands, as everybody then wore swords; and after cautioning me against speaking a word lest the mob should discover my country and become insolent, "John Bull," says he, "is as haughty and valiant to-night, as he was abject and cowardly on the Black Wednesday (Friday?) when the Highlanders were at Derby." After we got to the head of the Haymarket through incessant fire, the doctor led me by narrow lanes where we met nobody but a few boys at a pitiful bonfire, who very civilly asked us for sixpence, which I gave them. I saw not Smollett again for some time after, when he showed Smith and me the manuscript of his "Tears of Scotland," which was published not long after, and had such a run of approbation.'

Smollett was one of those Tories who, like many of the Nonjurors, were not necessarily or consequently Jacobites. They were more willing to make the best of a foreign king than to risk their liberties under an incapable bigot like James Stuart, who, save for the accident of birth, was less of an Englishman and knew less of England (in which, throughout his life, he had only spent a few months) than either of the Georges. But Smollett felt keenly the sufferings of his country, and out of the feeling sprung his verses so full of a tenderly expressed grief,—'The Tears of Scotland!' How that mournful ode was written in London in

CARLYLE AND
SMOLLETT.

'TEARS OF
SCOTLAND.'

this year of mournful memories for the Jacobites, no one can tell better than Walter Scott. 'Some gentlemen having met at a tavern, were amusing themselves before supper with a game of cards, while Smollett, not choosing to play, sat down to write. One of the company (Graham of Gartmoor), observing his earnestness and supposing he was writing verses, asked him if it was not so. He accordingly read them the first sketch of the "Tears of Scotland," consisting only of six stanzas, and on their remarking that the termination of the poem being too strongly expressed might give offence to persons whose political opinions were different, he sat down without reply and, with an air of great indignation, subjoined the concluding stanza:—

While the warm blood bedews my veins
And unimpair'd remembrance reigns,
Resentment of my country's fate
Within my filial breast shall beat.
Yes! spite of thine insulting foe,
My sympathising verse shall flow;
Mourn, hapless Caledonia, mourn
Thy banish'd peace, thy laurels torn!

INDIGNATION
VERSES.

The following were the lines which were supposed to be likely to offend the friends of the hero of Culloden; but the sentiment was shared by many who were not friends of the Stuart cause:—

Yet, when the rage of battle ceased,
The victor's rage was not appeased;
The naked and forlorn must feel
Devouring flames and murd'ring steel.
The pious mother, doom'd to death,
Forsaken, wanders o'er the heath, &c., &c.

The picture was somewhat over-drawn, but there were thousands who believed it to be true to the very letter.





CHAPTER VII.

(1746.)



THE players and the playwrights were zealous Whigs throughout the rebellion. The Drury Lane company to a man became volunteers, under their manager, Mr. Lacy, who had asked the royal permission to raise a couple of hundred men, in defence of his Majesty's person and Government. To attract loyal audiences at a time when the public could not be readily tempted to the theatre, 'The Nonjuror' was revived, at both houses. Two players, Macklin and Elderton, set to work to produce plays for their respective theatres, on the subject of Perkin Warbeck. While Macklin was delivering what he wrote, piecemeal, to the actors, for study, and Elderton was perspiring over his laborious gestation of blank-verse, the proprietors of the playhouse in Goodman's Fields forestalled both by bringing out Ford's old play, which is named after the Pretender to the throne of Henry VII. Macklin called his piece 'Henry VII., or the Popish Impostor.' This absurd allusion to Perkin was a shaft aimed at the actual Pretender. The Whigs approved of both title and play, and they roared at every line which they could apply against Tories and Jacobites. At both houses, occasional prologues stirred the loyal impulses or provoked the indignation of the audience. At Covent Garden, 'Tamerlane,' which was always solemnly brought out when the popular wrath was to be excited against France, was preceded by a patriotic prologue which Mrs. Pritchard delivered in her best manner, and Dodsley sold the next day, as fast as he could deliver copies over the counter of his shop in Pall Mall. Rich and his Covent Garden players did not turn soldiers, but he gave the house, *gratis*, for three days for the benefit of a scheme that was to be to the advantage of the veterans of the army; and this brought 600*l.* to the funds. The actors sacrificed their salaries, and charming Mrs. Cibber sang as Polly, in the 'Beggars'

THE PLAYERS.

Opera' more exquisitely than ever, to prove (as she said) that, 'though she was a Catholic, she was sincerely attached to the family who was in possession of the Throne, and she acknowledged the favour and honour she had received from them.' On the night when the first report of the victory at Culloden was circulated, Drury Lane got up a play that had not been acted for thirty years, 'The Honours of the Army,' and Mrs. Woffington, as 'The Female Officer,' 'new dressed,' spoke a dashing prologue. A night or two later, Theophilus Cibber wrote and delivered a prologue on the Duke of Cumberland's victories. At Covent Garden were revived two pieces, by Dennis: 'Liberty Asserted' and 'Plot and no Plot.' Genest says of the first piece that it was revived 'for the sake of the invectives against the French; and "Plot and no Plot," for the sake of the cuts on the Jacobites,—at this time almost every play was revived, which might be expected to attract, from its political tendency.'

The minor, or unlicensed, theatres tempted loyal people with coarser fare,—to the same end, keeping up a hostile feeling against the French and the Jacobites. Observe with what quaint delicacy the matter is put in the following advertisements.

'As the Proprietors of Sadler's Wells have diligently embraced every opportunity of giving their audiences satisfaction, they would have thought themselves guilty of the highest Error to have been silent upon the present happy occasion. Every Class of Britons must be pleased at the least Hint of Gratitude to the excellent Prince who has exposed himself to so many Difficulties for the sake of his country, and therefore they have endeavour'd to show a Natural Scene of what perhaps may happen to many a honest Countryman in consequence of the late happy Victory, in a new Interlude of Music, called Strephon's Return, or the British Hero, which will be perform'd this Night, with many advantages of Dress and Decoration.'

SADLER'S
WELLS AND
THE NEW
WELLS.

But 'how the wit brightens and the style refines' in the following announcement from Mr. Yeates!

'The Applause that was so universally express'd last Night, by the numbers of Gentlemen *et cætera*

CULLODEN
ON THE

who honoured the New Wells near the London Spaw, STAGE.
Clerkenwell, with their Company, is thankfully acknowledg'd; but Mr. Yeates humbly hopes that the Ideas of Liberty and Courage (tho' he confesses them upon the present Occasion extremely influencing) will not for the future so far transport his Audiences as to prove of such Detriment to his Benches; several hearty Britons, when *Courage* appeared (under which Character, the illustrious Duke, whom we have so much reason to admire, is happily represented) having exerted their Canes in such a Torrent of Satisfaction as to have render'd his Damage far from inconsiderable.'

The other 'New Wells' declined to be outdone. There too, love and liquor were shown to be the reward due to valiant Strephons returning from Culloden to London. There, they were taught to 'hate a Frenchman like the Devil;' and there, they and the public might see all the phases of the half-hour's battle, and of some striking incidents before and after it, all painted on one canvas.

'At the New Wells, the Bottom of Lemon Street, Goodman's Fields, this present Evening will be several new Exercises of Rope-dancing, Tumbling, Singing, and Dancing, with several new Scenes in grotesque Characters call'd Harlequin a Captive in France, or the Frenchman trapt at last. The whole to conclude with an exact view of our Gallant Army under the Command of their Glorious Hero passing the River Spey, giving the Rebels Battle and gaining a Complete Victory near Culloden House, with the Horse in pursuit of the Pretender.'

To these unlicensed houses, admission was gained not by entrance money, but by paying for a certain quantity of wine or punch.

It would, however, appear as if some of the bards, like Bubb Dodington with his transparency, had so MRS.
WOFFINGTON. contemplated the result of the war, as to be ready to hail any issue, and any victor. One of these, the Jacobites being defeated, wrote an epilogue, 'designed to be spoken by Mrs. Woffington, in the character of a Volunteer;'—but the poem was not finished till interest in the matter had greatly evaporated, and the

poet was told he was 'too late.' Of course, he shamed the rogues by printing his work,—which is one illustrating both the morals and the manners of the time. It illustrates the former by infamously indecent inuendo, and the latter by the following outburst, for some of the ideas of which the writer had rifled Addison's 'Freeholder.'

Joking apart, we women have strong reason
To sap the progress of this popish treason;
For now, when female liberty's at stake,
All women ought to bustle for its sake.
Should these malicious sons of Rome prevail,
Vows, convents, and that heathen thing, a veil,
Must come in fashion; and such institutions
Would suit but oddly with our constitutions.
What gay coquette would brook a nun's profession?
And I've some private reasons 'gainst confession.
Besides, our good men of the Church, they say
(Who now, thank Heaven, may love as well as pray)
Must then be only wed to cloister'd houses;—
Stop! There we're fobb'd of twenty thousand spouses!
And, faith! no bad ones, as I'm told; then judge ye,
Is't fit we lose our benefit of clergy?
In Freedom's cause, ye patriot fair, arise!
Exert the sacred influence of your eyes.
On valiant merit deign alone to smile,
And vindicate the glory of our isle.
To no base coward prostitute our charms;
Disband the lover who deserts his arms.
So shall ye fire each hero to his duty,
And *British* rights be saved by *British* beauty.

The Whig press was, of course, jubilant. The papers in the opposite interest put as good a face as they could on the matter, and expressed a conviction that they 'ventured no treason in hoping that the *weather might change.*'

THE PRESS,
ON
CULLODEN.

The 'Craftsman' was, or affected to be, beside itself for joy at the thought that no foreign mercenaries had helped to reap the laurels at Culloden. The victory was won by British troops only; and the duke might say, like Coriolanus, 'Alone, I did it!' The 'True Patriot' insisted on some share of the laurels being awarded to the king, since he stood singly in refusing to despair of the monarchy, when all other men were, or seemed, hopeless and helpless. To which the 'Western Journal' added that not merely was the king far-seeing, and the duke victorious at the head of English troops without foreign auxiliaries, but that never before had an English army made its way so far into the country, to crush a Scottish foe. The 'Journal,' much read in all London coffee-houses resorted to by Western gentlemen, was opposed to the killing of rebels in cold blood, and could not see what profit was to be got by hanging them. This paper suggested that some benefit might be obtained by making slaves of them; not by transporting them to the Plantations, but by compelling them to serve in the herring and salmon fisheries, for the advantage of the compellers, that is, the Government!

In the 'General Advertiser,' a man who probably had reached the age when a sense of humanity fails before any of the other senses, asked what objection was to be found with such terms as 'Extermination,' 'Extirpation,' and similar significances applied to those savages, the Highlanders? This ogre, in his easy chair, cared not to see that, in driving out a whole race, more cruelty would be deliberately inflicted on innocent human beings, than the savage Highlanders had inflicted in their fury. And indeed, the latter did not spare their own people, if the milkmaids' song be true, in which the illustrative line occurs, 'We dare na gae a milkin' for fear o' Charlie's men.' However, the least punishment which the correspondent of the 'Advertiser' would accept was a general transportation of the race to Africa and America, and a settlement on their lands of English tenants at easy rents! This sort of Highlander-phobia and the threatened application of severe laws which included the suppression of what has been called 'the Garb of old Gael,' or Highland dress, gave rise to some good-natured satire. 'We hear,' said one of the newspapers, 'that the dapper wooden Highlanders, who guard so heroically the doors of snuff shops,

SAVAGERY
AND SATIRE.

intend to petition the Legislature in order that they may be excused from complying with the Act of Parliament with regard to their change of dress, alleging that they had ever been faithful subjects to his Majesty, having constantly supplied his Guards with a pinch out of their Mulls, when they marched by them; and so far from engaging in any Rebellion, that they have never entertained a rebellious thought, whence they humbly hope that they shall not be put to the expense of buying new Cloaths.'

So spoke the fun-loving spirits; but there were baser spirits on the conquering side, and these speedily exhibited an indecent exultation. The ignominious caricaturists attracted crowds to the print shops to gaze at the facility with which vulgar minds can degrade solemn and lofty themes. On the one hand, the defeat of the Highlanders and the consternation of Sullivan, the standard-bearer in Charles Edward's army, attracted laughter. On the other hand, the too early, and altogether vain, boast conveyed on the young Chevalier's banner, 'Tandem triumphans,' was more legitimately satirised in an engraving in which the standard-bearer is an ass, and on his standard are three crowns surmounted by a coffin, with the motto 'Tandem triumphans,' done into English by the Duke of Cumberland, as equivalent to 'Every dog has his day;'—which, after all, was no great compliment to the duke. The triple crown and coffin represented the issue of crown or grave; in one print the Devil is seen flying with it over Temple Bar, as if it merited to be planted there, as were afterwards the spiked heads of Towneley and of Fletcher.

Jacobite sympathies were attracted and puzzled by a portrait of 'The young Chevalier,' which was to be seen, for sale, in every printshop. Alexander Carlyle gives an amusing account of it in his 'Autobiography.' 'As I had seen,' he says, 'the Chevalier Prince Charles frequently in Scotland, I was appealed to, if a print that was selling in all the shops was not like him? My answer was, that it had not the least resemblance. Having been taken one night, however, to a meeting of the Royal Society, by Microscope Baker, there was

THE
CARICATURIS
TS.

PSEUDO-
PORTRAIT OF
CHARLES
EDWARD.

introduced a Hanoverian Baron, whose likeness was so strong to the print which passed for the young Pretender, that I had no doubt that, he being a stranger, the printsellers had got him sketched out, that they might make something of it before the *vera effigies* could be had. The latter, when it could at last be procured, was advertised in cautious terms, as 'A curious Head, painted from the Life, by the celebrated M. Torcque, and engraved in France, by J. G. Will, with proper decorations in a new taste.' Beneath the portrait, the following verses were inscribed:—

'Few know my face, though all men do my fame,
Look strictly and you'll quickly guess my name.
Through deserts, snows, and rain I made my way,
My life was daily risk'd to gain the day.
Glorious in thought, but now my hopes are gone,
Each friend grows shy, and I'm at last undone.'

Fear of him, and of his followers, was far from having died out. A letter in the 'Malmesbury Correspondence,' dated May, might almost have been written by the advocate of Extermination, in the 'Advertiser;'—the rev. writer says: 'A Bill is now preparing and will soon be brought into the House of Lords, for putting the Highlands of Scotland under quite a new regulation, and you may be assured, until some bill is passed effectually to subdue that herd of savages, we shall never be free from alarms of invasion in the North of England.'

Lord Stair, then in London, was more hopeful, and expressed a belief that the king would now have weight in the affairs of Europe. 'Fifty battalions and fifty squadrons well employed, can cast the balance which way his Majesty pleases.' Derby captains now looked to shake themselves out of mere tavern-life; while spirited young fellows thought of commissions, and the figure they would cut in new uniforms.

Meanwhile, the Government was not meanly hostile to their dead enemies. The Duke of Ormond, THE DUKE OF ORMOND. the boldest and frankest of conspirators against the Hanoverian succession; the man who more than once would have

invaded his country at the head of foreign troops; he who had fostered rebellion, and maintained foiled rebels, during his thirty years' exile, had, at last, died in his eighty-third year. King and ministers made no opposition to the interment of this splendid arch-traitor in Westminster Abbey. His anonymous biographer (1747), after stating that the duke died, on November 14th, 1745, at Avignon, says: 'On the 18th, his body was embalmed by four surgeons and three physicians, and in the following month, May, as a bale of goods, brought through France to England, and lodg'd in the Jerusalem Chamber, and soon after, decently enterr'd.'

There was something more than mere 'decency.' In the 'General Advertiser,' May 23rd, it is announced, but without a word of comment on the great Jacobite: —'Last night, about Eleven o'Clock, the Corps of the late Duke of Ormond was, after lying in State, in the Jerusalem Chamber, Westminster Abbey, interr'd in great Funeral Pomp and Solemnity, in the Ormond Vault in King Henry the Seventh's Chapel, the whole Choir attending, and the Ceremony was perform'd, by the Right Rev. the Lord Bishop of Rochester and Dean of Westminster.'

BURIAL OF
ORMOND.

But the popular attention was directed to the other 'Duke.' Whatever Tories may have said at the time, or people generally, since that period as to the character of the Duke of Cumberland, he was the popular hero from the moment he arrived in London, after the victory at Culloden. The papers were full of his praises. They lauded not only his valour but his piety. After the battle, so they said, he had gone unattended over the battle-field, and he was not only seen in profound meditation, but was heard to exclaim,—his hands on his breast, and his eyes raised to heaven—'Lord! what am I that I should be spared, when so many brave men lie dead upon the spot?' Even Scotsmen have owned that the duke attributed his victory to God, alone, and that he was unmoved by the adulation of that large body of Englishmen who were grateful at having been relieved by him from a great danger. They compared him with the Black Prince, who won the day at Poitiers, when he was about the same age as the duke, when *he* triumphed at Culloden. The latter was then in his twenty-sixth year.

The orderly-books of the Duke of Cumberland, recently published, fail to confirm the reports of his cruelty after Culloden. The Jacobites exaggerated his severity, and they gave the provocation. That an order was given to the Highlanders to refuse quarter to the troops under the Duke of Cumberland is proved by Wolfe's well-known letter. The only trace of retaliatory rigour is to be found in the following entry in the above book (Maclachlan's 'William Augustus, Duke of Cumberland,' p. 293): 'Inverness, April 17th.—The 'Officers next from Duty to come from Camp, in order to divide and search the Town for Rebels, their effects, stores, and baggage. A Captain and 50 Men to march immediately to the field of Battle, and search all cottages in the neighbourhood for Rebels. The Officers and Men will take notice that the public orders of the Rebels yesterday were to give us no quarter.' In Wolfe's letter (he was then on the staff, and one of Hawley's aides-de-camp), written on the day the above order was issued, that young officer says: 'Orders were publicly given in the rebel army, the day before the action, that no quarter should be given to our troops.' The latter, it is equally true, had said on leaving London for the North that they would neither give nor take quarter; but they had no orders to such cruel effect. It was soldierly swagger. At the very outset, what savagery there was, was fostered by the London gentlemen who lived at home at ease. Walpole suggested if Cumberland were sent against the Jacobite army, 'it should not be with that sword of Mercy with which the present Family have governed their people. Can rigour be displaced against bandits?' But, if the young duke should be full of compassion after victory, Walpole rejoiced to think that in General Hawley there was a military magistrate of some fierceness, who would not sow the seeds of disloyalty by too easily pardoning the rebels.

THE
QUESTION OF
INHUMANITY.

It was said in the London newspapers that the French did not act at the Battle of Culloden, by reason of their being made acquainted with the order of giving no quarter to our troops; and that the French Commanding Officer declared that rather 'than comply with such a Resolution he would resign himself and Troops into the Hands of the Duke of

INSTIGATORS
OF CRUELTY.

Cumberland; for his directions were to fight and not to commit Murder.'

While London was awaiting the return of the hero, whose triumphs had already been celebrated, the anti-Jacobites were disappointed by being deprived of greeting in their rough way the arrival of the captured rebel lords. As early, indeed, as November 1745, Charles Radcliffe (calling himself Lord Derwentwater) had been taken with his son on board the 'Soleil,' bound for Scotland and high treason, and these had been got into the Tower, at peril to their lives. But others were expected. The Earl of Cromartie and his son, Lord Macleod, had been taken at Dunrobin the day before Culloden. The Earl of Kilmarnock had been captured in the course of the fight; Lord Balmerino a day or two after. The old Marquis of Tullibardine, who had been in the fray of '15, the attempt in '19, and had escaped after both, missed now his old luck; *that* passed to his brother, Lord George Murray, who got clear off to the Continent. Lord Tullibardine being sorely pressed and in great distress, sought the house of Buchanan of Drummakill. It is a question whether Tullibardine asked asylum or legally surrendered himself. In either case, he was given up. The above lords were despatched to London by sea in two separate voyages. Thus they were spared the insults undergone thirty years before by Lord Derwentwater and his unfortunate companions. On June 29th, Walpole writes: 'Lady Cromartie went down *incog.* to Woolwich to see her son pass by, without the power of speaking to him. I never heard a more melancholy instance of affection.' Lord Elcho, who had escaped, solicited a pardon; but, says Walpole, 'as he has distinguished himself beyond all the rebel commanders by brutality and insults and cruelty to our prisoners, I think he is likely to remain where he is.' Walpole was of opinion that the young Chevalier was allowed to escape. He also says: 'The duke gave Brigadier Mordaunt the Pretender's coach, on condition he rode up to London in it. "That I will, sir," said he, "and drive till it stops of its own accord at the Cocoa Tree"—the Jacobite Coffee House in St. James's Street.'

THE
PRISONERS IN
LONDON.

With leafy June came the duke; but before him arrived his baggage. When that baggage which the duke and General Hawley brought with them from Scotland was unpacked in London, the articles of which it consisted must have excited some surprise. To show what it was, it is necessary to go northward to the house of Mr. Thompson, advocate, in the Great Row, Aberdeen. The duke had his quarters in that house, after his state entry into the granite city, in February 1746. Six weeks were the Thompsons constrained to bear with their illustrious but unprofitable lodger. They had to supply him with coals, candles, the rich liquids in the advocate's cellars, and all the milk of his sole cow. The bed and table linen was both used and abused. The duke is even charged with breaking up a press which was full of sugar, of which he requisitioned every grain. At the end of the six weeks, when about to march from the city, the duke left among the three servants of the house as many guineas. This was not illiberal; but Mr. and Mrs. Thompson were chiefly aggrieved by his Highness's lack of courtesy. He went away without asking to see them, or leaving any acknowledgment of their hospitality by sending even a curt thank ye! General Hawley behaved even more rudely in the house of Mrs. Gordon of Hallhead. Before he took possession it was understood that everything was to be locked up, and that the general was only to have the use of the furniture. This gallant warrior, as soon as he had flung his plumed hat on the table, demanded the keys. Much disputation followed, with angry squabbling, and the keys were only given up on the general's threat that he would smash every lock in the house. The yielding came too late. General and duke together declared all the property of Mrs. Gordon to be confiscated, except the clothes she wore. 'Your loyalty, Madam,' said Major Wolfe to her, 'is not suspected;' which made the poor lady only the more perplexed as to why she was looted. The major politely offered to endeavour to get restored to her any article she particularly desired to recover. 'I should like to have all my tea back,' said Mrs. Gordon. 'It is good tea,' said the major. 'Tea is scarce in the army. I do not think it recoverable.' It was the same with the chocolate and many other things agreeable to the stomach. 'At all events,' said the lady, 'let me

THE DUKE IN
ABERDEEN.

LOOTING.

have my china again!' 'It is very pretty china,' replied the provoking major, 'there is a good deal of it; and we are fond of china ourselves; but, we have no ladies travelling with us. I think you should have some of the articles.' Mrs. Gordon, however, obtained nothing. She petitioned the duke, and he promised restitution; but, says the lady herself, 'when I sent for a pair of breeches for my son, for a little tea for myself, for a bottle of ale, for some flour to make bread, because there was none to be bought in the town, all was refused me!' 'In fact, Hawley, on the eve of his departure,' Mrs. Gordon tells us, 'packed up every bit of china I had, all my bedding and table linen, every book, my repeating clock, my worked screen, every rag of my husband's clothes, the very hat, breeches, night-gown, shoes, and what shirts there were of the child's; twelve tea-spoons, strainer and tongs, the japanned board on which the chocolate and coffee cups stood; and he put them on board a ship in the night time.'

Out of this miscellaneous plunder, a tea equipage and a set of coloured table china, addressed to the Duke of Cumberland at St. James's, reached their destination. With what face his Highness could show to his London friends the valuable china he had stolen from a lady whose loyalty, he allowed, was above suspicion, defies conjecture. The spoons, boy's shirts, breeches, and meaner trifles, were packed up under an address to General Hawley, London. 'A house so plundered,' wrote the lady, 'I believe was never heard of. It is not 600*l.* would make up my loss; nor have I at this time a single table-cloth, napkin, or towel, teacup, glass, or any one convenience.' One can hardly believe that any but the more costly articles reached London. Moreover, whatever censure the Londoners may have cast upon the plunderers, the duke was not very ill thought of by the Aberdeen authorities. When the duke was perhaps sipping his tea from the cups, or banquetting his friends at St. James's off Mrs. Gordon's dinner-service, a deputation from Aberdeen brought to his Highness the 'freedom' of the city, with many high compliments on the bravery and good conduct of the victor at Culloden!

The duke got tired of his tea-set. He is said to have presented it to one of the daughters of husseydom, and the damsel sold it to a

THE DUKE
AND HIS
PLUNDER.

dealer in such things. A friend of Mrs. Gordon's saw the set exposed for sale in the dealer's window, and on inquiry he learnt, from the dealer himself, through what clean hands it had come into his possession.

If report might be credited the Duke of Cumberland brought with him to London, and in his own carriage, a human head, which he believed to be that of Charles Edward! Young Roderick Mackenzie called to the soldiers who shot him down in the Braes of Glenmorristen, 'Soldiers, you have killed your lawful prince!' These words, uttered to divert pursuit from the young Chevalier, were believed, and when Roderick died, the soldiers cut off his head and brought it to the Duke of Cumberland's quarters. Robert Chambers, in his 'History of the Rebellion,' qualifies with an '*it is said*' the story that the duke stowed away the head in his chaise, and carried it to London. Dr. Chambers adds, as a fact, that Richard Morrison, Charles Edward's body-servant, and a prisoner at Carlisle, was sent for to London, as the best witness to decide the question of identity. Morrison fainted at this trial of his feelings; but regaining composure, he looked steadily at the relic, and declared that it was not the head of his beloved master.

A HUMAN
HEAD.

But all minor matters were forgotten in the general joy. Now the duke was back in person, loyal London went mad about 'the son of George, the image of Nassau!' Flattery, at once flowery and poetical, was heaped upon him. A flower once dedicated to William III. was now dedicated to him. The white rose in a man's button-hole or on a lady's bosom, in the month of June, was not greater warranty of a Jacobite than the 'Sweet-William,' with its old appropriate name, was of a Whig to the back-bone. Of the poetical homage, here is a sample:—

'SWEET
WILLIAM.'

The pride of France is lily-white,
The rose in June is Jacobite;
The prickly thistle of the Scot
Is Northern knighthood's badge and lot.
But since the Duke's victorious blows,
The Lily, Thistle, and the Rose

All droop and fade and die away:
Sweet William's flower rules the day.
'Tis English growth of beauteous hue,
Clothed, like our troops, in red and blue.
No plant with brighter lustre grows,
Except the laurel on his brows.

Poetasters converted Horace's laudation of Augustus: FLATTERY. into flattery of Cumberland. Fables were written in which sweet William served at once for subject and for moral. Epigrams from Martial, or from a worse source—the writers' own brains—were fresh but bluntly pointed in his favour. Some of them compared him to the sun, at whose warmth 'vermin cast off their coats and took wing.' Others raised him far above great Julius; for Cumberland 'conquers, coming; and before he sees.' Sappho, under the name of *Clarinda*, told the world, on hearing a report of the duke's illness, that if Heaven took him, it would be the death of her, and that the world would lose a Hero and a Maid together. Heroic writers, trying Homer's strain, and not finding themselves equal to it, blamed poor Homer, and declared that the strings of his lyre were too weak to bear the strain of the modern warrior's praise. Occasional prologues hailed him as 'the martial boy,' on the day he entered his twenty-sixth year. Pinchbeck struck a medal in his honour; punsters in coffee-houses rang the changes on *metal* and *mettle*, and Pinchbeck became almost as famous for the medal as he subsequently became for his invention of new candle-snuffers, when the poets besought him to 'snuff the candle of the state, which burned a little blue.' In fine, ballads, essays, apologues, prose and poetry, were exhausted in furnishing homage to the hero. The homage culminated when the duke's portrait appeared in all the shops, bearing the inscription, 'ECCE HOMO!'